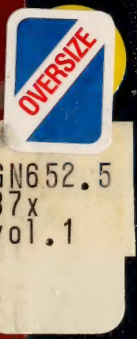


GN652.5
B7x
vol.1

Duquesne University

NOTES ETHNOGRAPHIQUES

SUR QUELQUES TRIBUS

DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

PAR

G. BRUEL

ADMINISTRATEUR EN CHEF DES COLONIES

FASCICULE I

LES POPULATIONS DE LA MOYENNE SANGA :

POMO, BOUMALI, BABINGA

AVEC 33 FIGURES, 10 PLANCHES ET 2 CARTES

EXTRAIT DE LA *REVUE D'ETHNOGRAPHIE ET DE SOCIOLOGIE*

1910, pp. 3-32 et pp. 111-125.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

1911

9f 572.9672
B889
v.1
African Institute

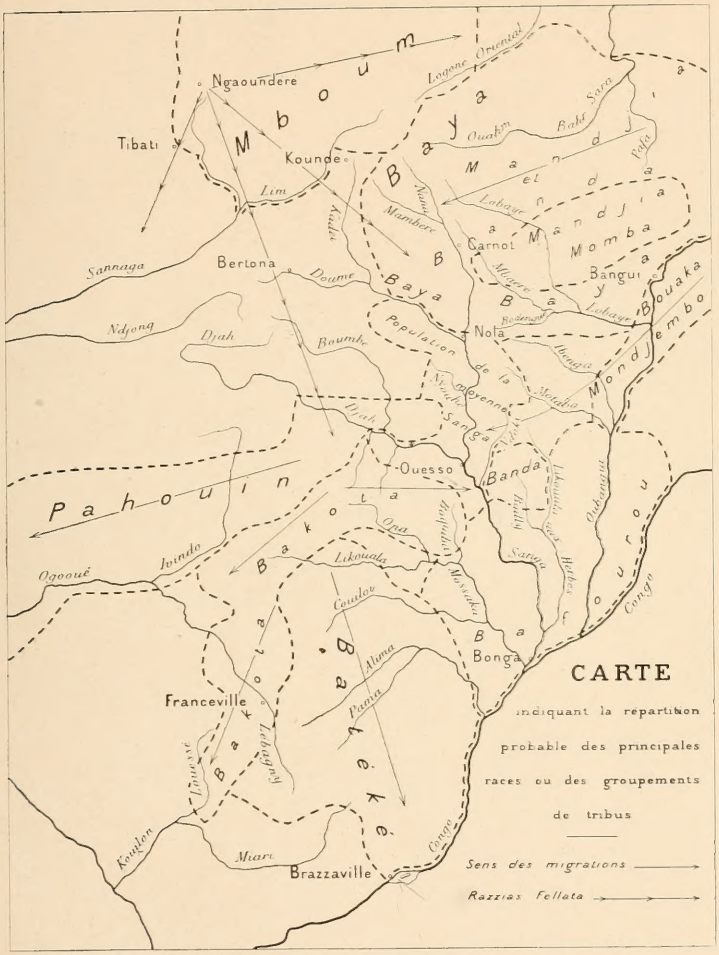
9f
GN652.5
B7x
vol 1

Baya et Yanghéré
Bania
Barondo
Yanghéré
Cambaouro
Coundi
Badengue
Double Kadre
Coundi
Coundi
Pomo-Bougoujo
Nola
Coundi
Goumbo
Ngobako
Salo
Kaka
Bayanga
Coundi
Pande
Lidjambo
Pomo-Gamissiri
Molongo
Ndzimou
Gousio
Ndzimou
Sambambo
Anc Leme
Bouma
Quesso
Pomo Boukoussé
Mene
Pomo-Soumbo et Bio
Djamo
Lina
Ikilemba
Kenga
Lopi
Pande
Berandjoko
Matatia
Iembouma
Kaka
Bounguili
Kogassengue
Ikenga
Baudby
CARTE
ETHNOGRAPHIQUE
de la moyenne Sanga et des regions voisines

JUN 25 1965

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/notesethnographi01gbru


Ngaoundere
Tibati
Kounde
Bertona
Carnot
Nola
Ouesso
Franceville
Brazzaville
Bonga
Mboum
Baya
Mandjia
Momba
Bangui
Bouaka
Mondjembo
Pahouin
Bakota
Babenzele
Bakalai
Banda
Ndjong
Djah
Sannaga
Lim
Doume
Baumbe
Ivindo
Ogooué
Likouala
Coudou
Alima
Pomo
Kouilou
Niari
Congo
Sangha
Mambere
Lobaye
Ouaka
Kemo
Logone Oriental
Sara
Bahr
Pata
Mbere
Mingere
Bodingue
Ouango
Mambia
Likouala aux Herbes
Ombella
Motaba
Lekoumou
Nyanga
Louesse
Kouilou
CARTE
indiquant la repartition
probable des principales
races ou des groupements
de tribus
Sens des migrations
Razzias Fellata

LES POPULATIONS DE LA MOYENNE SANGA

LES POMO ET LES BOUMALI

Nota. — Au moment où nous terminions la rédaction des notes qui vont suivre, les *Questions diplomatiques et coloniales* publiaient, dans leur numéro du 1er octobre 1909, une étude fort intéressante de M. Émile Loyre sur *Les populations de la moyenne Sanga*. L'auteur, qui a commandé la région de Ouesso durant dix-huit à vingt mois, traite dans cette étude une série de points que nous n'avons pu qu'effleurer. Nous croyons donc devoir signaler l'article de M. Loyre comme un complément à nos notes personnelles.

1. *Appellations.*

Les Bafourou appellent du nom générique de Sanga-Sanga ou Basanga ou Missanga les habitants de la moyenne Sanga. En réalité c'est un surnom, du genre de Bondjo, de Ndri, employé par des voisins et non pas le nom que se donnent eux-mêmes les indigènes. D'après certains le mot « Sanga » voudrait dire « Ile » et désigne spécialement en langue Boubangui le gros affluent du Congo qui vient du S.-E. du Kamerun. Redoublé ou précédé de préfixes indiquant un pluriel, il sert à désigner les populations habitant sur les bords de la Sanga en amont des Boussindé et avec lesquelles les Boubangui ont fait du commerce bien avant notre arrivée.

Dans les débuts, nous avons confondu toutes les tribus de la moyenne Sanga sous cette unique dénomination, mais maintenant que nous avons séjourné au milieu d'elles, nous les différencions, tout en constatant qu'elles ont une parenté évidente et nous les désignons par les noms qu'elles se donnent à elles-mêmes : Lino, Boumali, Pomo, Ndzimou, Goundi, Pandé, Ima, Kaka.

Nous n'avons pu savoir si certaines de ces tribus se sachant parentes ont un nom pour désigner l'ensemble de leur race. L'ignorance de la langue et la difficulté de trouver des interprètes parlant le français et les langues indigènes avec toutes leurs finesses nous ont empêché de résoudre ce problème, ainsi que bien d'autres d'ailleurs.

Les Boumali et les Kaka appellent les Pomo « Boungondjo ». Dans son journal de route Husson a écrit : « Toute la tribu des Bongondjo obéit au chef Kagnoli » (14 avril 1891). Les indigènes lui ont donc bien indiqué ce nom, qu'il orthographie presque comme nous, mais il l'applique à un clan et non à toute la tribu.

D'après M l'administrateur Dupont le mot « Kaka » voudrait dire « les gens qui sont derrière, ceux qui habitent loin. »

Ima serait le nom que se donnent à eux-mêmes les riverains de la Sanga, qui habitent entre 2° et 2°25' Nord. Leurs voisins les appellent Bomassa « les gens de la Massa » (c'est le nom de la Sanga dans ce secteur).

Nous croyons bon de signaler ici que c'est par suite d'une faute d'impression que sur la carte Courtry au 800,000e du Congo, on indique comme nom de tribu à hauteur d'Ouesso « Bakota », c'est Bakoto qu'il faut lire. De même Mokélo n'est pas un nom de tribu, mais bien un simple nom de village. Enfin, nous devons

dire que personne n'a pu nous expliquer ce que voulait désigner le nom de Bandjicola que l'on trouve sur cette même carte.

2. — *Habitat.*

Par suite de nombreuses perturbations, de guerres, de luttes intestines et aussi par suite d'alliances pour le pillage ou le commerce, ces diverses tribus se sont enchevêtrées les unes dans les autres. Les groupements de cases de chaque tribu se touchent souvent dans un même village et c'est certainement une des raisons qui fait que beaucoup d'Européens et de leurs auxiliaires continuent à utiliser le nom de Sanga-Sanga pour les désigner.

A Ouesso, les Lino ont leurs cases touchant celles des Boumali, qui eux-mêmes sont séparés du groupe Goundi uniquement par le poste. A Bayanga, les Kaka du chef Boumantaba voisinent avec les Pandé du chef Assabissi et les Goundi du chef Djoumo. A Salo, le village Kaka du chef Saba est contigu à celui du chef Basso, qui commande à des Goundi. De même à Nola les villages Pomo, Goundi, Pandé, Kaka sont presque voisins les uns des autres.

Nous devons dire d'ailleurs que cette juxtaposition de villages est parfois factice et tient aux mesures administratives prises à la suite des troubles de 1902. Abandonnés à eux-mêmes les indigènes se sépareraient et construiraient leurs villages à quelques kilomètres les uns les autres. Mais, malgré tout ils ne formeraient pas des cantons homogènes.

Ces réserves faites, on peut dire que les Pandé ont leurs principaux centres sur la rive gauche de la Mambéré au N.-E. de Nola (clan des Boucongo), dans la direction de Barondo et de Bania, autour de Bérandjoko sur la Haute-Ibenga et dans la moyenne Motaba. Un village Pandé est installé à Bayanga.

Les Goundi essaiment sur la basse Kadeï, en aval des rapides qui s'étendent au Nord-Ouest de l'île de Comaga, sur la basse Mambéré entre Mekéko et Nola, à Salo et Bayanga et enfin à Ouesso, où ils ont été attirés par des raisons commerciales.

Les Kaka occupent la rive droite de la Sanga depuis le confluent de la Bandja et de la Kadeï jusqu'à 2°30' environ. Ils paraissent s'étendre assez loin dans l'intérieur. Le commandant Moll semble admettre que les Koapuli et les tribus qui habitent le Mbiemou ne se confondent pas avec les Kaka, mais nous ne savons à quel groupe il les rattache. Un village Kaka est installé à Salo sur la rive gauche de la Sanga. Enfin, on nous a signalé l'existence de Kaka sur la rive droite de la basse Motaba.

Les Ndzimou, proches parents des Ndzem du moyen Djah, habitent tout le pays compris entre le Djah et la Sanga au sud de 2°30' de latitude.

En aval du confluent de la Koudou sur la rive droite du Djah et le long de la Sanga jusqu'un peu en amont du confluent de la Ndoki, on rencontre des villages Boumali.

Les Lino ont leurs villages groupés dans le voisinage du confluent de la Ndoki (rive gauche) et quelques-uns des leurs habitent à Ouesso même. Ils ont au Sud comme voisins les Boussindé, qui voyagent beaucoup par terre, mais se hasardent peu sur l'eau (Cholet).

Un petit groupe d'Ima échelonne ses villages sur la rive gauche de la Sanga du 2° au 2°30' de latitude environ.

Les Pomo divisés en trois groupes séparés par des régions de forêts, habitées seulement par quelques groupes de Babinga nomades, se répartissent ainsi : 1er Groupe : Nord de Nola à l'embouchure de la Yobbé et dans la majeure partie du bassin de cette rivière. Il se divise en trois clans :

Les Bongojo ou Bougondjo au N.-E. de Nola ;

Les Binga habitent la vallée de la moyenne Yobbé ;

Les Bukoli habitent à l'embouchure de cette rivière.

Le second groupe, formé par le clan Gamissiri, s'étend sur la rive gauche de la Sanga de l'embouchure de la Nyouhé jusqu'au rapide de Molongoti.

Le troisième groupe, composé des clans Boukousse, Soumbo et Djamo, peuple la vallée de la Ndoki, depuis le confluent du Gouadougo (rive gauche), jusqu'à celui du Ngoumou (rive droite).

Ils paraissent n'avoir aucun village dans le voisinage des petits affluents de gauche de la Sanga : Kaya, Ianga et Kombo, où sur le vaste plateau (200 kilomètres de long sur 30 à 40 de large) d'où descendent la Bodengué, l'Ibenga, la Motaba, la Ndoki et la Yobbé. Ce plateau n'est pas habité par des sédentaires, parce qu'il ne possède pas d'eaux superficielles.

Les Ikenga divisés en deux groupes occuperaient les sources de la Motaba et la moyenne Bailly (Bali), affluent de la Likouala aux Herbes (Essoubi).

Les Ikassa, qui paraissent être une avant-garde Baya, du clan Bakoro, occupent le Yessoua, qui est le pays où la Bailly prend ses sources.

Enfin aux sources de la Diba (branche mère de la Likouala Essoubi) se trouveraient les Iemboua, et un peu en aval les Bounguili.

Nous connaissons seulement de nom ces quatre dernières tribus, qui nous ont été signalées par M. Audié, agent d'une société concessionnaire, qui a longtemps vécu dans ces régions et qui sait très bien les langues indigènes qui s'y parlent.

On voit combien de tribus diverses se mêlent et s'enchevêtrent sur un territoire d'environ 35,000 kilomètres carrés.

3. — *Histoire et migrations.*

Avant de parler des quelques renseignements historiques que nous avons pu recueillir, il nous semble nécessaire d'indiquer les divers noms que portent les rivières dans les divers dialectes, car, faute de les connaître, on ne peut interpréter les dires des indigènes.

Le mot Kadeï est un nom Baya et cette rivière est appelée Ekéla Massiépa par les Goundi de Nola (Ekéla = rivière ; Massiépa = grand chef Yanguéré établi sur la Kadeï et Kali par les Pomo et les Kaka. La rivière qui passe à Carnot et Bania est appelée Mambéré par les Baya et Ekéla par les Goundi).

La Sanga en aval de Nola est appelée « Bali » par les Pandé, « Kali » par les Pomo, « Dono » par les Kaka, « Kaye » par les Goundi et « Massa » par les Ima.

Tous les indigènes appellent « Djah » ou « Diah » la rivière qui se jette à quelques kilomètres en amont d'Ouesso. Aucun d'entre eux ne l'appelle Ngoko. Nous, les Français, sommes les seuls à la désigner sous ce nom. Les Allemands orthographient son nom « Dschah ».

La Doumé, affluent de la Kadeï, est appelée par les Pomo « Doumo » et la Boumbé, affluent du Djah, est connue sous le nom de « Boumbo ».

Le chef Boumandjoko du village Molonga (Pomo Gamissiri) nous a déclaré que sa tribu habitait autrefois le haut bassin de la Nyoué et le chef Basilo, du village Yobbé (Pomo Bukoli), nous a dit de son côté qu'il y a très longtemps les Pomo avaient leurs villages sur les rives de la Doumo. Ils en auraient été chassés par les Ndzimou, qui émigraient vers l'Est et venaient du bassin du Njong (Kamerun). Ils auraient attaqué les Pomo après avoir traversé la Boumbo.

D'après d'autres renseignements les Pomo habitaient, au moment où les Yan-

guéré descendaient la Kadeï, aux environs du village actuel du chef Ngobaco (sur la Lombi, affluent de la Bandjia, qui se jette elle-même dans la Kadeï).

En émigrant devant les Ndzimou, les Pomo auraient chassé le groupe Kaka, qui était installé à Lipa. Ces Kaka se seraient alors réfugié chez les Bakoutou, d'où plus tard ils ont été délogés par Goulo, chef Pomo Bongojo, qui habite actuellement à quelques kilomètres en aval de Nola.

Actuellement, les Ndzimou auraient dans leurs villages un grand nombre d'esclaves Pomo.

Au moment du passage de la mission Fourneau (1891), les Pomo Bukoli étaient installés à Lipa. Les guerriers de ce clan étaient alors en expédition guerrière sur la Bandjia, où ils attaquèrent le village Landi, chef Ladoum. Ce renseignement donné par le chef Basilo concorde avec ce que Husson écrivait sur son journal de route à la date du 14 avril 1891 :

« Lipa. — Les hommes de la tribu sont partis depuis un mois guerroyer dans l'Ouest. Il ne reste dans le village qu'un nombre restreint de gardiens et les femmes ».

Avant de s'installer à Mène sur la Ndoki, les Pomo Boukousse habitaient sur la Sanga le village Lemba, en face du village actuel que nous appelons Ndzimou 2° Nord). Ils en ont été chassés par les Ima, qui descendaient de Molongo et occupaient alors le village de Mopo.

Lors de la montée d Husson, les Pomo habitaient même plus bas sur la rive gauche de la Sanga, puisque le grand chef Niabali (qu'il appelle Niombali) était un Pomo, dont le village Gandoko couronnait la falaise qui forme l'étranglement (250 mètres environ) de Lémé. Niabali est mort depuis sans laisser d'héritier mâle. Il tint à MM. Gaillard et Husson le discours suivant : « Je serais bien descendu dans ton village pour te voir, mais, je me suis dit : si les blancs sont intelligents comme on le raconte, ils devineront que Ouesso n'est pas le bout du monde. S'ils sont venus jusque là, ils viendront plus loin et je les verrai. Tout ce que Miganga pourra leur dire ne les empêchera pas de monter. Je ne suis pas pressé, le soleil se lèvera encore demain et les jours suivants. — Tu es venu, c'est bien. Maintenant, regarde. Ne trouves-tu pas une différence entre mon village et tous ceux que tu as vus? Vois, mes cases sont en ligne droite, le village est propre, les cases sont propres. Regarde des femmes. Ressemblent-elles à celles de ce pays ? — Non — Eh bien ! tout cela doit te dire que je n'en suis pas non plus. Moi aussi, je voyage. Mon village est très loin d'ici. » (Journal d'Husson).

Quelques jours avant, Husson notait le 31 mars : « Lémé. — La population peut être évaluée à 800 habitants. Pour la première fois nous voyons un boubou arabe en toile bleue, avec broderie blanche. »

Primitivement, la Haute-Sanga paraît avoir été habitée par les Kaka et les Baya, pendant que les Goundi, qui de tout temps furent des gens de rivière, occupaient les rives de l'Ékéla Mambéré, de l'Ékéla Massiépa et de la Sanga. Dans les périodes troublées, ces derniers habitaient dans les îles et parfois, lorsque l'insécurité était très grande, leurs voisins les imitaient pour se mettre à l'abri des coups de main des ennemis.

Lors de la montée d'Husson, beaucoup d'îles étaient encore habitées, alors que maintenant elles sont toutes désertes. Lors des explorations de Cholet, Fourneau et Gaillard (1890-91), Ouesso était bâti dans une île en face l'embouchure du Djah, tout près de la rive gauche de la Sanga.

D'après M. Hillaire, sous directeur de la Société de l'Ékéla-Kadeï-Sanga, qui a séjourné longtemps dans la Haute Sanga, les Yanguéré (de race Banda) seraient arrivés de l'Est (le Dar Banda d'où ils seraient originaires est situé au Nord de

l'Oubangui entre les méridiens 18° et 21°) vers 1820, en suivant la ligne de faîte qui sépare le bassin du Tchad de celui de la Sanga, ou en passant un peu au Nord. Ils auraient poussé jusqu'à Ngaoundéré et se seraient alors heurtés aux Mboum. Ces derniers s'étendent à l'heure actuelle de Tibati au Kamerun jusqu'à Baibokon sur le haut Logone Occidental. Ils paraissent appartenir à une race tout à fait distincte de celles de la Sanga et du Chari et c'est à tort, croyons nous, que Clozel, dans son étude sur les Baya [1], en fait une tribu Baya. De grandes batailles eurent lieu alors entre les Mboum d'une part et peut être les Foulbé, qui étaient en train de faire la conquête de l'Adamaoua [2], et les Yanguéré de l'autre. Ces derniers ayant eu le dessous durent continuer leur migration vers le Sud en descendant la Kadeï. Ils franchirent la Sanga aux environs de Nola et, ne pouvant entamer les populations habitant la grande forêt, certaines de leurs tribus s'installèrent dans les vallées de la Haute-Sanga, constituant ainsi des îlots plus ou moins importants au milieu des Baya, qu'ils soumirent en partie, pendant que quelques clans poussèrent vers l'Est, à travers le bassin de la Lobaye, jusqu'aux environs de Bangui, où les Nguéré, qui s'y trouvent actuellement, se heurtèrent à leurs frères les Bendi, les Baba, les Lagba, les Togbo, les Ouadda, qui avaient émigré plus tard du Dar Banda en suivant l'Oubangui et ses affluents de droite.

Il est à remarquer que cette version concorde dans ses grandes lignes avec ce que Clozel a écrit sur les migrations des Yanghéré, alors qu'elle se différencie de celle de Ponel [3], qui considère qu'ils ont quitté la Ouahme seulement vers 1856, c'est-à-dire 30 ans plus tard.

D'après M. Hillaire, les Yanguéré appellent parfois les Baya « Bandjia », ce qui pourrait bien être une déformation de Mandjia, nom que se donnent leurs frères du bassin du Gribingui. Ne serait-ce pas en souvenir de cette tribu que les Yanguéré ont traversée dans le Haut-Chari lorsque leur exode a commencé.

Il est à noter que les Baya, comme les Mandjia, tout en ayant des sagaies et des couteaux de jet, affectionnent plus particulièrement l'arc et les flèches, alors que les Yanguérés comme les Banda, préfèrent les sagaies et les couteaux de jet.

Les Ikassa habitaient autrefois le bassin de la Doumé où ils vivaient en bons termes avec leurs voisins les Pomo. Mais, à la suite d'une grande famine (ou peut-être de luttes contre les Yanguéré ou les Ndzimou), ils émigrèrent et se fractionnèrent en deux groupes. Le premier piqua droit au Sud et traversa le Djah. Miganga, le grand chef d'Ouesso lors de la montée des missions Cholet, Fourneau et Gaillard (1890-91), appartenait à ce groupe et d'après Goundo, chef actuel d'Ouesso, il serait né sur les bords de la rivière Kabassa, qui se jette dans le Djah un peu en aval du Koumou (Komo).

L'autre fraction marcha d'abord à l'Est, franchit la Sanga, s'installa quelque temps aux environs de Bérandjoko (Haute-Ibenga), puis, reprenant sa marche, elle passa à Lapi (Haute-Motaba) et s'arrêta enfin dans le Yessoua (vallée de la Haute-Bailly ou Bali, affluent de droite de la Likouala Essoubi) où elle semble former l'extrême avant-garde de la race Baya ou Mandjia.

Les Boumali seraient originaires, ou tout au moins auraient émigré depuis peu de la Boquiba (affluent de la Likouala Mossaka) et de la zône où la Koudou, le Komo (affluents de droite du Djah inférieur) prennent leur source. Ils ne seraient

1. Clozel. — *Les Bayas. Notes ethnographiques et linguistiques*. André, éditeur, 1896. 18 pages, p. 7.

2. Barth donne 1813 comme date de la conquête du Foumbina par les Foulbé, alors que Mizon croit que cette occupation s'est faite seulement vers 1826 et que Ngaoundéré n'aurait été fondé qu'entre 1836 et 1840. Bull. Soc. Géog. de Paris, 1895, page 353.

3. Ponel, *La Haute-Sangha*. — Bull. Soc. Géog. Paris, 1896, p. 191-192.

DUQUESNE UNIVERSITY LIBRARY

arrivés vers le confluent du Djah et de la Sanga qu'il y a une trentaine d'années.

Sambambo, grand chef Ndzimou, serait originaire de la Haute Koudou. Lorsqu'il vint s'installer entre le Djah et la Sanga, il lutta tout d'abord avec Minganga, puis il trouva plus avantageux de faire alliance avec lui pour guerroyer de concert contre leurs voisins auxquels ils prenaient des esclaves et de l'ivoire, qu'ils vendaient aux Boubangui. Ces derniers remontaient en effet tous les ans dans la Sanga pour y commercer. Ils apportaient des fusils à piston, de la poudre, des capsules, ce qui permettait à Sambambo et Minganga d'avoir une supériorité considérable sur les tribus voisines, que les détonations des armes à feu terrifiaient.

Hûsson notait en effet dans son journal à la date du 13 avril 1891 : « Descente à Kagnioli. Vu une quarantaine d'hommes armés de fusils et de lances. Tous portent les cheveux longs, en petites tresses de la grosseur d'un crayon, retombant presque sur les épaules. Comme armes : un fusil, objet de parade, 2 ou 3 lances, un grand couteau, un arc minuscule et des flèches placées dans la face interne d'un grand bouclier ».

Ce passage prouve que bien avant notre venue les armes à feu avaient pénétré, sinon en grand nombre, au moins à l'état isolé, le long de la Sanga. Peut-être en était-il venu aussi quelques-unes par la vallée du Njong.

Pour compléter ce tableau des migrations dans le bassin de la haute et moyenne Sanga, nous devons dire que les Pandé et les Ima paraissent avoir émigré de l'Est à l'Ouest et être venus des bords de l'Oubangui.

On nous a souvent affirmé que les Ima ont été amenés des rives de l'Oubangui par les Babinga. D'un autre côté, il est un fait certain, c'est que leur langue est très voisine des dialectes parlés par les Mondjembo, les Bouaka, les Banziri, les Bouaka, etc.

D'après Goundo, qui a environ trente-cinq ans, les Ima seraient venus occuper les emplacements, où s'élèvent actuellement leurs villages, lorsqu'il avait huit ans, c'est-à-dire vers 1878. Ils descendaient alors la Sanga et déclaraient que le village d'où ils étaient originaires s'appelait Bomassa. C'est ce qui fait que très souvent on les désigne par ce nom de Bomassa.

Il est à noter qu'un village Bouaka, situé sur l'Oubangui (voisin du groupe Salanga où Musy a été tué en 1890) s'appelle Bobassa. Les premiers voyageurs qui le rencontrèrent à quelque 20 kilomètres en aval de Bangui orthographiaient ce nom Bombassa. Il y a là, pour le moins, une curieuse analogie.

En tous cas, il est intéressant de signaler le passage suivant du journal de route de Husson :

« 7 avril 1891. Le chef Moutou, du village Molongo, nous dit qu'il attend notre descente pour partir en guerre contre les Salangas. Ce nom m'ayant frappé, je le presse de questions et j'apprends que les Salangas habitent sur les bords d'une rivière aussi grande que la Sanga, coulant dans la même direction. Moutou appelle cette rivière Licona. Elle se trouve à 2 jours de marche dans l'Est. Il affirme que de cette rivière à la rivière Boulangui, qu'il connaît aussi, il faut marcher encore 8 jours. Mon interprète me dit que cette Licona est la même que les Babonga désignent sous le nom de Likouala, affluent de gauche de la basse Sanga ».

Nous avons questionné un certain nombre d'indigènes de la moyenne Sanga à ce sujet, aucun ne nous a dit connaître même de nom ni les Salanga, ni la Licona, ni la Boulangui.

En tous cas ce passage prouve que les populations de la moyenne Sanga faisaient des expéditions fréquentes et connaissaient le pays situé à l'Est, beaucoup mieux et beaucoup plus loin que maintenant.

Il est intéressant de faire remarquer que si le nom des Bomassa a été publié

pour la première fois dans une lettre du Dr Plehn du 6 juillet 1899 [1] et ne figure pas dans l'énumération des peuplades de la moyenne Sanga qu'a faite M. Billoué [2], cela ne veut pas dire qu'il était inconnu, car ce nom est porté sur la carte originale de Husson, avec une légère différence d'orthographe (Bobaça) et sur la carte de Lannoy de Bissy de 1896, où l'on voit entre Molongoli (Molongoti) et Bakoboun un village Bomassa et en aval du confluent de la Nyoué un nom de population Bamassa.

On voit, d'après ces quelques renseignements, que dans la haute et moyenne Sanga les populations se sont déplacées un peu en tous sens et ont souvent tourbillonné comme emportées par de vastes remous.

Cela prouve que la théorie des migrations d'Est en Ouest, si elle est exacte lorsqu'on étudie des phénomènes généraux, ne l'est plus lorsqu'on examine des questions de détail. Cela s'explique d'ailleurs facilement par des facteurs tenant à la géographie locale et à ce que toute action entraîne fatalement certaines réactions.

Ne faudrait-il pas chercher la cause des migrations d'Ouest en Est dans l'intervention des Foulbé, conquérants et chasseurs d'esclaves ?

Dans le bassin du haut Logone les Foulbé, au moins depuis 1883, ont fait dans cette direction des razzias annuelles, qui se sont prolongées jusqu'en 1903 et 1904, puisque le lieutenant Faure leur a infligé au printemps de ces deux années de graves échecs à Péni et à Bipia.

Mizon dit bien que c'est seulement en 1875 que les Foulbé commencèrent la conquête du pays Baya, mais faut-il en conclure qu'ils n'y avaient point fait auparavant des razzias à des époques plus ou moins espacées ? D'un autre côté, n'auraient-ils pas opéré plus à l'Ouest en passant par Bertoua et en suivant la ligne de plateaux herbeux qui paraissent exister entre les bassins côtiers et celui de la Sanga ? En tous cas, ils semblent avoir fait des expéditions N.-S., qui ont été assez loin, puisque le sergent Samba Fatouma nous a affirmé avoir vu à Ngaoundéré en 1894 ou 1895, lorsqu'il y est allé avec le chef d'exploration Goujon, un très grand nombre d'esclaves Mfang, qui lui déclarèrent être nés au sud du Djah, ce qui prouverait que les Foulbé auraient traversé cette rivière.

Ce renseignement nous semble d'ailleurs confirmé par celui que nous a donné M. Hillaire, qui a séjourné assez longtemps dans le bassin de l'Ogooué, avant de venir dans la Sanga. Des Mfang lui auraient dit en effet, qu'ils avaient émigré à la suite de razzias faites par des gens à cheval, or on sait que les Foulbé sont surtout des cavaliers.

Les razzias Foulbé auraient déterminé des migrations dans deux sens opposés : celle des Mfang vers la mer et le S.-O., l'autre, celle des Ndzimou, des Boumali, vers l'Est. Ce serait cette dernière qui aurait poussé devant elle les Pomo, les Kaka, les Ikassa, etc.

Au premier abord il semble que des razzias se faisant du Nord au Sud ne devraient provoquer que des exodes orientés de même, mais en réfléchissant on comprend que certaines tribus aient cherché à se dérober latéralement, surtout sachant qu'elles allaient atteindre ainsi rapidement la grande forêt, où elles seraient à l'abri de la cavalerie Foulbé.

En tous cas, cette hypothèse n'est pas invraisemblable et nous semble mériter d'être examinée sérieusement avant d'être infirmée ou adoptée.

Il est un fait certain, c'est qu'à partir de 1875 [3] les Foulbés de Ngaoundéré

1. Mouvement géographique 1900. Colonne 127.
2. Bull. Soc. de Géog. Com. de Paris, 1896, pages 682 à 685.
3. Mizon, Bull. Soc. de Géogr. de Paris, 1895, p. 349-351.

entreprirent l'occupation de la Haute-Sanga et se mirent à l'organiser administrativement. Une partie des tribus aima mieux se soumettre que combattre, se disant qu'il était plus profitable de payer un tribut et de razzier de concert avec les musulmans, que d'être razzié par eux. La pénétration Foulbé (comme la nôtre d'ailleurs) fut favorisée par le peu de cohésion des populations, par les rivalités de races ou de clans, qui faisaient que sans songer au lendemain les tribus Yanguéré ou Baya étaient tour à tour disposées à faire alliance avec les étrangers en haine de leurs voisins.

La soumission aux Foulbé, bien que générale, n'était ni entière ni absolue. De nombreux groupes étaient réfractaires et comme les Foulbé avaient la main lourde même pour les villages soumis, une vaste conspiration se forma dirigée par les chefs, qui plus tard organisèrent l'attaque de la mission Fourneau, et de véritables Vespres Siciliennes eurent lieu. Les Foulbe furent complètement chassés du pays [1].

Fig. 1. — Goundo, chef de Ouesso. Boumali. — Photo G. Bruel.

Il est intéressant de rapprocher cet épisode de l'insurrection qui éclata aussi chez les Moundang contre les Foulbé de Binder région le Leré et du Mayo Kabbi et eut comme résultat de refou er ces derniers vers le Nord [2].

D'après les renseignements que nous avons recueillis auprès des indigènes, les Foulbé n'auraient jamais descendu la Sanga en longeant ses rives et jamais avant notre arrivée ils n'auraient poussé jusqu'à Ouesso. Ils auraient fait seulement quelques expéditions perpendiculaires à la rivière, qu'ils auraient atteinte notamment aux environs de l'ancien Lémé.

4. — *État physiologique et caractères anthropologiques.*

Les Pomo et les Boumali n'ont nullement la physionomie classique du nègre. Leurs pommettes ne sont pas très saillantes, leur nez bien qu'assez large n'est que peu épaté, tout en étant moins fin que celui des Ndzimou, qui ont souvent des nez presque semblables à ceux des Européens. Leur prognathisme est assez faible, leurs lèvres ne sont pas très grosses (pour des nègres) — celles de la femme de Goundo sont beaucoup plus fortes que celles de la majorité des femmes Boumali ou Pomo, — leurs oreilles sont petites et leurs traits assez fins.

Les uns et les autres ont la peau peu foncée. Sa couleur se rapproche de celle du bronze clair et au grand soleil elle a des reflets de cuivre rouge assombri. Le grain de la peau est fin.

1. Rapports du Commissaire général du Congo P. S. de Brazza 1892-94.
2. Rapports du commandant Julien.

En général les hommes et les femmes sont robustes et bien proportionnés. Ils sont de taille moyenne. Chez les Boumali la taille paraît cependant être un peu plus grande que chez les Pomo. Leur silhouette est souvent élégante et leur démarche gracieuse.

Beaucoup d'entre eux ont la mine éveillée et paraissent intelligents. Certains sont d'ailleurs des courtiers d'affaires remarquables.

Somme toute, le type de ces deux tribus est assez beau. Il tranche avec celui de la majorité des noirs, qui le plus souvent sont laids et ont une physionomie bestiale.

Chez les Ndzimou on voit assez souvent des gens au visage beaucoup plus ovale que celui de leurs voisins. Leurs traits sont presque toujours très fins, leur nez est bien dessiné, aussi, si ce n'était la couleur de leur peau, on pourrait les prendre pour des Européens.

En général les gens de la moyenne Sanga portent les cheveux assez courts, quelques-uns cependant les ont assez longs pour pouvoir les natter un peu. Ils n'ont aucune coiffure caractéristique, alors qu'il n'en est pas de même chez les Boubangui, les Batéké, les Baya, etc. Les hommes libres d'un certain âge portent le bouc, tressé en petites nattes, mais jamais les moustaches. Les autres ont le visage rasé. Ils se servent pour cela d'un petit couteau de forme spéciale, qu'ils portent pendu à la ceinture. Hommes et femmes s'épilent les cils et se rasent les sourcils.

Fig. 1. — Femme de Goundi chef de Ouesso Boumali (Photo G. Bruel).

Les femmes portent en général leurs cheveux plus longs que les hommes et les tressent soit en deux touffes, soit de façons diverses, mais aucune n'est vraiment originale, alors que dans la haute Sanga et dans le bassin du Logone la mission Moll en a trouvé de fort curieuses [1].

Les tatouages sont rares chez les hommes ; au contraire les femmes ont dans le dos, autour des seins et sur le ventre des scarifications, formées d'une série de points disposés en lignes formant des dessins plus ou moins variés. Chez les Pomo et les Boumali nous n'avons vu aucune mutilation de la bouche, du nez ou des oreilles. Chez les Boumali les hommes se liment les dents en pointe et s'arrachent les incisives. Les femmes se font arracher les deux dents de devant à la mâchoire inférieure.

Les femmes Goundi portent dans les narines deux clous d'étain de 8 à 10 centimètres de long. Parfois la lèvre supérieure est percée et ornée d'un culot de car-

1. Voir l'*Illustration* n° du 20 avril 1907, p. 253-260.

touche Gras ou d'un morceau d'étain. Les Kaka, qui portent eux aussi de ces ornements les appellent « Toungou », nom employé beaucoup plus à l'Est, dans les bassins de la Kémo et du Gribingui. Les femmes Goundi ont les dents taillées en pointe.

Fig. 7. — Une femme Goundi avec ornements dans le nez. Photo G. Bruel

5. *Alimentation.*

Les Pomo sont avant tout des mangeurs de maïs et leurs voisins s'empressent de signaler cette particularité.

Ils emmagasinent les épis de maïs dans des magasins faisant partie de leurs cases. Les autres populations congolaises les conservent autrement. Chez les Nsakkara et les Zandé on suspend les épis réunis en couronnes, que l'on superpose et que l'on attache à des branches de gros arbres. Chez ces populations le grenier à maïs est donc aérien et formé d'une série de cylindres de 60 centimètres de diamètre, hauts de 2 mètres à 2 m. 50. Chez les Togbo de la Kémo, on suspend les épis de maïs à de grandes claies verticales de 4 à 5 mètres de large sur autant de haut, que l'on oriente N. S. de façon à ce que le soleil puisse sécher les épis de façon parfaite. Dans tous les cas, aussi bien chez les Pomo que chez les Nsakkara, les Zandé et les Togbo, on laisse l'épi dans sa gaine de feuilles.

Les Pomo réduisent leur maïs en farine au moyen d'une meule primitive, qui ressemble à celle employée à Kousseri, Goulfeï, Mara, etc., par les Kotoko (Bas Chari). La femme est agenouillée devant une pierre plate en grès fin, légèrement creusée par l'usure, encastrée dans un socle d'argile, haut de 10 centimètres environ. Elle écrase les grains avec une pierre arrondie, à laquelle elle imprime un mouvement de va et vient. Lorsque la farine est assez fine la femme la pousse sur une petite natte placée sur le sol. On vanne ensuite la farine avec une corbeille pour enlever le son.

Outre le maïs, qui est la base de leur nourriture, les Pomo cultivent du manioc, quelques patates, des courges diverses, des arachides, etc. Nous avons remarqué chez les Pomo Binga des champs de ricin assez grands, alors que jusqu'ici nous n'en avions vu cultiver que quelques plants dans le Haut-Chari. Autour des villages et parfois au milieu des champs de jeune manioc, les Pomo ont des plantations de bananier.

Les Boumali mangent surtout du manioc et des bananes. Sans être de grands pêcheurs comme les Goundi, les Pomo et les Boumali pêchent, surtout dans la Sanga. Ils utilisent notamment de grandes nasses, hautes de 2 à 3 mètres et ayant de 80 centimètres à 1 mètre de diamètre. Ils savent aussi pêcher au harpon. Tous ne savent pas nager.

Les Goundi, qui d'après les renseignements obtenus, ont toujours habité les rives ou les îles de la Sanga et ignorent la vie de brousse, sont naturellement des navigateurs, comme les Pandé. D'après le commandant Moll les premiers sont forts et guerriers, pendant que les seconds seraient petits, simples et doux.

D'après le lieutenant Fourneau [1], les Boumali feraient deux repas par jour et se

1. Lieutenant Fourneau. — Rapport anecdotique sur la mission Fourneau 1898-1899, *Revue coloniale*, 1900, pages 1348 et suivantes.

serviraient de cuillères en bois. La base de leur nourriture carnée serait le poisson et ils mangeraient du chien (ce qui est courant dans tous les pays anthropophages : ces derniers trouvent que la viande de chien et la chair humaine ont des goûts très voisins . Le chef d'une case (famille) mange seul et presque toujours dans la case à palabre Bandjo ou Bandza). De leur côté les femmes et les enfants mangent ensemble, dans la pièce commune. Le chef de village boit d'après des rites spéciaux et de façon cérémonieuse. « Le chef veut-il boire? Un esclave place sous ses pieds un tabouret fétiche et jouissant de propriétés occultes. Il lui présente une petite branche d'un arbuste spécial et garnie de quelques feuilles qu'il se place lui-même dans la chevelure. Il se passe ensuite au petit doigt de la main gauche un anneau auquel est fixé un coquillage (cauri) rempli d'une matière équivoque. Cet anneau et ce coquillage sont reliés par une corde à une sagaie portée par son fils aîné. Le chef prend alors le récipient rempli de massanga de la main droite, prononce quelques mots cabalistiques et avalant une gorgée de liquide en crache une partie sur l'anneau et sur le coquillage qu'il porte à la main gauche. Il boit ensuite rapidement en ayant soin de cracher de temps à autre comme il vient d'être dit. Quand il a absorbé deux ou trois litres de vin de palme et qu'il est ivre-mort, ses esclaves le reconduisent en grande pompe » [1]. Les Pomo et les Boumali aiment beaucoup le vin de palme, que leur fournit le Raphia Vinifera. On va le récolter tous les matins, parfois assez loin.

Toutes les populations de la moyenne Sanga étaient ou sont encore anthropophages. Cependant le commandant Moll dit que les Pandé ne mangent pas de chair humaine. Pour notre part, nous les croyons cannibales. On nous a affirmé que tous les Pomo du sexe masculin avaient mangé autrefois de leurs semblables, tandis que pour les jeunes générations il n'en est plus de même. Tous les jeunes gens, ayant actuellement moins de vingt ans, n'auraient pas goûté la chair humaine. Peut-être nous a-t-on donné ce renseignement pour nous flatter, car tout le monde sait combien nous réprouvons cette coutume. Il est cependant un fait certain, c'est que depuis un certain nombre d'années on ne fait plus ouvertement de sacrifices humains devant nous ou nos auxiliaires, mais que fait-on lorsqu'on espère que nous n'en saurons rien?

Les femmes n'étaient pas admises à manger de la chair humaine, chez les Pomo, les Boumali. Il en est d'ailleurs de même chez presque toutes les populations Bantou. Cependant, d'après M. Audié, dans la basse Motaba les femmes mangeraient de l'homme notamment lors des festins destinés à conclure un traité de paix.

Nous ignorons si l'anthropophagie a une origine religieuse ou non, si elle est née par suite du manque d'animaux domestiques pouvant fournir de la viande et de la difficulté de se procurer de la viande de chasse, ou si les indigènes de la Sanga ont pris l'habitude de manger leur ennemi pour s'incorporer sa force, sa bravoure, son énergie, ses qualités combatives.

6. — *Vêtements.*

A l'occasion de certaines cérémonies les hommes et les femmes se peignent la figure et le corps, ou certaines parties de celui-ci, soit pour indiquer qu'ils sont en deuil ou bien pour « faire médicament », c'est-à-dire se soigner, éloigner le mauvais sort, etc. Souvent ils se tracent sur la figure des raies de couleur noire, blanche, rouge, ocre. Ils se dessinent aussi des lunettes de couleur au-

1 Fourneau, page 1349.

tour de l'œil ou des deux yeux. D'autres fois, après s'être peint le torse ou les jambes d'une couleur (surtout rouge ou blanche), ils s'y dessinent des arabesques en enlevant de la peinture.

Fig. 9. — Femme Boumali portant des pendants d'oreilles.

Les femmes Boumali portent souvent de petits objets dans le lobe de l'oreille.

Les femmes riches ont souvent aux jambes, parfois à une seule, ou aux bras des sortes de jambières ou de brassards faits en fil de cuivre rond ou en fil de fer plat, enroulé en spirale d'abord à la main, puis serré spire contre spire au moyen d'une sorte de pince spéciale de 20 centimètres de long. Rarement les hommes ont des brassards ou des jambières de ce genre.

Fig. 11. — Une Boumali vendant une noix de palme. Photo G. Bruel.

Beaucoup de femmes portent un bracelet de fer ou de cuivre à chaque poignet, ainsi qu'au-dessus de chaque cheville et 5 manilles de cuivre ou de métal blanc placées entre le genou et le mollet. D'autres fois ces manilles sont remplacées par des fils de cuivre enroulés en spirale ou par une bande de cuivre repoussé large de 2 centimètres et enroulée autour de la jambe.

Fig. 12. — Une femme à Nora. Photo G. Bruel.

Hommes et femmes portent des colliers de perles diverses ou une ficelle en sautoir auxquels sont pendus de petits bouts de bois, qui servent de gris-gris (amulettes).

Le costume primitif des hommes était composé de pagnes faits d'écorce de ficus battue ou bien d'étoffes tissées avec des fibres d'ananas ou de bananier ou de raphia, qui se fabriquent surtout dans la Boquiba. Le tissu de ces pagnes est souvent assez fin et cependant l'étoffe a de la tenue. Les gens élégants en ornent le tour avec des broderies de couleur. Le pagne ample passait entre les jambes et venait retomber par devant et par derrière. Il était retenu par une petite ceinture de peau. Vêtus de ce pagne, les indigènes paraissent avoir comme une culotte de zouave, fendue sur le côté. Depuis notre venue dans le pays, presque tous les indigènes ont adopté nos étoffes et nos couvertures pour remplacer les pagnes qu'ils fabriquaient.

Les chefs Boumali et les hommes libres portent par dessus le pagne des peaux de chat tigre ou de petite antilope, qui sont accrochées par devant à la ceinture en même temps que un ou deux couteaux, moyens et petits, enfoncés dans des gaines. Enfin, comme insigne de leur puissance, ils ont toujours à la main un grand bâton de 1 m. 50 de haut, orné de quelques spires de fil de cuivre, qui se termine souvent par une fourche.

Fig. 14. — Types de Boumali. Photo G. Rue.

Sur la tête, les Boumali et surtout les Pomo portent un bonnet fait de peau de bête, chat-tigre, antilope, singe, ou un morceau d'étoffe formant serre tête et noué derrière.

Autrefois, les femmes portaient pendu à la ceinture, par devant, un petit pagne de 30 centimètres de large sur 20 à 25 de haut et, par derrière, un autre en fibres de bananier ou d'ananas, de 25 centimètres de haut sur 50 à 60 de large, placé le grand côté horizontal et retenu seulement sur les hanches par les coins passés sous la ceinture.

Fig. 15. — Une femme Bava et des femmes Ndzimou.

Actuellement presque toutes ont par devant et par derrière deux petits carrés d'étoffe accrochés à la ceinture. Certaines élégantes portent à l'imitation des femmes de travailleurs de grands pagnes (genre gabonais), qui recouvrent les seins et tombent à mi-mollet.

Certaines femmes Pomo, Boumali, Ndzimou, Goundi ont comme les hommes un serre tête en étoffe.

Toutes les populations de la moyenne Sanga aiment à fumer; on voit souvent les hommes la pipe à la main. La pipe est formée d'un fourneau en terre placé soit à l'extrémité d'une corne d'antilope soit aux deux tiers d'un tuyau foré dans du bois et orné de fil de laiton. Le tabac est presque toujours importé et vient du pays Batéké Alima où les indigènes savent très bien le fabriquer.

7. — *Habitations.*

Les cases Boumali sont rectangulaires et couvertes le plus souvent avec des sortes de tuiles de 3 mètres de long sur 30 à 40 centimètres de large fabriquées avec des feuilles de palmier bambou repliées en deux dans le sens de la longueur sur 2 baguettes faites avec la tige du même palmier. Les feuilles sont imbriquées les unes sur les autres et cousues par des chevilles faites avec des fibres de palmier bambou.

C'est un système de couverture très usité depuis la Sanga jusqu'au Gabon. On a ainsi une couverture légère, solide, durant deux ou trois ans, alors que les toitures en chaume, mangées par les insectes, doivent être remplacées tous les ans.

Lorsque les cases sont provisoires on fait les toitures en feuilles. Pour cet usage les grandes feuilles lancéolées de plantes à haute tige (1 m. 20 à 2 mètres) que les Gabonais appellent « Niabessikongo » et dont le nom scientifique est « Karl Ludovica », sont très employées. Avec les fibres de la tige les indigènes fabriquent des nattes. Il est probable que l'on pourrait aussi les utiliser pour faire de la pâte à papier.

Chez les Pomo, la couverture est faite souvent avec d'autres feuilles, qui sont maintenues en place par des branches de palmier ou des morceaux d'écorce.

La toiture est supportée par des faîtières et des sablières, faites de tiges de palmier bambou cintrées vers les extrémités. La toiture est à double pente et chez les Boumali la case possède, du côté de la rue, une petite vérandah de 1 mètre de large sur 1 m. 30 de haut.

Les pieux principaux, qui constituent l'ossature de la case, ont une dizaine de centimètres de diamètre, alors que les autres, qui sont très nombreux, n'ont que 2 à 3 centimètres de diamètre. Dans les cases de grandeur moyenne les premiers sont enfoncés dans le sol de 50 à 70 centimètres, les autres de 5 à 10 à peine. Pour les planter les indigènes se servent d'un cordeau fait avec une liane.

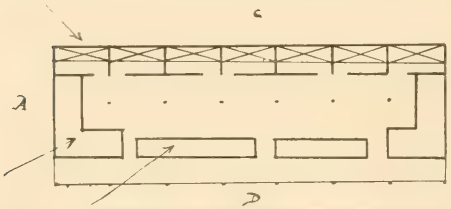


Fig. 18. — Type de grande case Pomo (a flèche supérieure indique les chambrettes renfermant les lits, les flèches inférieures indiquent les magasins ou dessous les magasins est la vérandah).

Les parois des cases sont faites au moyen de grandes plaques d'écorce (presque toujours d'ireh) ayant 1 m. 20 de haut sur 2 m. 50 de long. Lorsqu'elles sont encore vertes on les développe par terre en les frappant avec un maillet spécial en bois, portant des cannelures, et on les fait sécher à l'ombre. D'autres fois ce sont

Fig. 19. — Case Pomo coupe suivant A B.

Fig. 20. Type de grande case coupe suivant C D.

des plaques d'aubier. On les fixe au moyen de lianes aux nombreux piquets constituant l'ossature de la case. Les portes sont aussi faites avec des plaques d'écorce.

Les cases de type courant sont des rectangles de 4 à 5 mètres de large sur 12 à 13 mètres de long. La faîtière est à 2 m. 50 au-dessus du sol et les parois latérales n'ont que 1 m. 40. Les pignons de 2 cases voisines sont séparés par un petit espace (30 à 80 centimètres, si bien que les toitures se touchent presque.

D'ordinaire une case est divisée au moins en trois grands compartiments. Celui du milieu A, sur lequel donne la porte d'entrée, qui ouvre sur la rue, sert de lieu de réunion, de cuisine, de salle de travail en temps de pluie.

Les compartiments B et C sont partagés en deux par une cloison d'écorce. Ils forment ainsi des chambrettes étroites, presque entièrement occupées par le lit. Un plafond forme au dessus de petits greniers, où l'on entasse le maïs (chez les Pomo) et où les Boumali mettent les menus objets qu'ils possèdent.

Fig. 21. — Type de petite case Pomo. La flèche indique le lit.

Mais toutes les cases ne sont pas aussi petites. Nous avons vu à Mène celle du chef Longoti, qui avait 28 mètres de long, 9 mètres de large et 6 mètres à la faîtière. Les poteaux qui la soutiennent sont sculptés, ainsi que ceux qui encadrent les portes menant aux chambrettes, qui dans ce cas sont nombreuses. Les plaques d'écorce de l'intérieur sont ornées de dessins et de peintures en ocre et en blanc.

Le chef Assabissi à Bayanga a lui aussi une case de dimensions analogues.

En général chez les Boumali les cases, même celles des chefs, sont un peu moins grandes et un peu moins hautes.

Cholet en 1890 avait noté [1] en arrivant à Ouesso : « Les cases, au lieu d'être de petites huttes comme chez les autres noirs, sont d'immenses hangars fermés, autour desquels sont des chambres. La case la plus importante, celle de Minganga, du village d'Ouoso, avait 40 mètres de long sur 18 de large et 7 mètres de hauteur. »

Les villages sont en général formés de deux rangées de cases parallèles A et B, séparées par une rue. Tous les 50 ou 100 mètres on trouve des cases C, C', C''... perpendiculaires, occupant presque toute la largeur de la rue. Autrefois (même en 1898) ces « Bandjo » étaient des corps de garde, solidement construits avec de gros pieux jointifs, mais percés de meurtrières. Pour faciliter la surveillance elles étaient construites sur des élévations naturelles, sur d'anciennes termitières ou sur des plates-formes en terre rapportée.

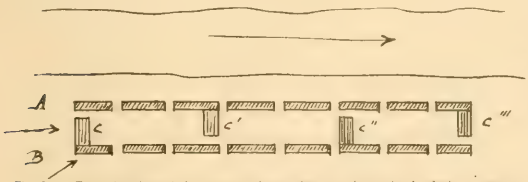


Fig. 22. — Type de village de la moyenne Sangha. Pomo et Boumali. La flèche supérieure indique la rivière. — A et B sont les cases, C, C', C'' sont les « Bandjo ».

Dans les villages qui sont insoumis, ou que nous n'administrons pas, ces défenses existent toujours, mais là où l'on sait que nous assurons la sécurité ces ouvrages de défense ont disparu. Chez les Pomo Binga, au village du chef Goumbo, nous avons trouvé à une dizaine de mètres du village trois palissades légères faites avec des perches de 2 m. 50 de long, mais ayant seulement 3 centimètres de diamètre, non jointives, au milieu desquelles on avait réservé des portes, qu'on fermait avec des bâtons de même grosseur. C'étaient des défenses plus morales qu'effectives.

1. Cholet, *Compte rendu Soc. de Géog. de Paris*, 1890, p. 460-463.

Actuellement les « Bandjo » ne sont plus que des clubs pour hommes. C'est là que ceux-ci se réunissent pour causer, manger, fumer et faire quelques menus travaux.

A Ouesso la « Bandjo » du chef est la plus luxueuse de toutes celles que nous ayons vues. C'est une case dont la toiture est à 4 pans, c'est-à-dire imitée des

nôtres. On y pénètre par deux portes, l'une sur un des grands côtés, l'autre sur un des petits. Tout le tour de la Bandjo, il y a à l'intérieur une série de logettes, peu profondes, occupées par des lits, placés le long de la muraille extérieure.

Entre chacun de ces lits de repos, sur lesquels on peut se coucher ou s'asseoir, il y a des poteaux sculptés profondément Bindoumo et rehaussés de couleurs diverses.

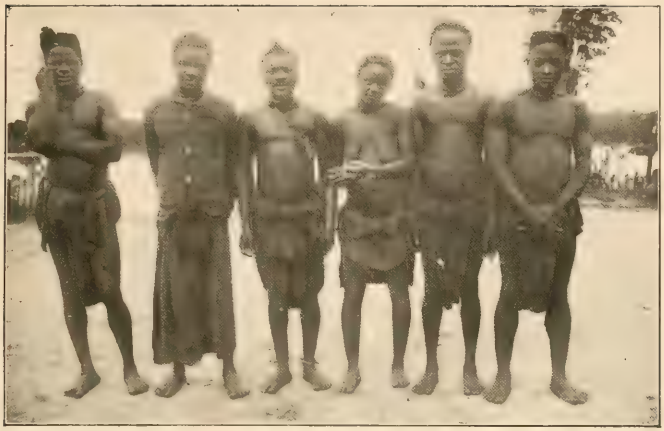


Fig. 2. — Types de Pouo Bakoli. Photo G. Bruel.

Fig. 3. — Types Boumali de Ouesso. Photo G. Bruel.

Fig. 3. — Types Fomo. (Photo G. Bruel).

Fig. 4. — Types Ndzimou. (Photo G. Bruel).

Fig. 8. — Tatouage de bas d'une femme de Loundo. — Photo G. Lanel.

Fig. 9. — Types Pouo de Lélioumbo : un Bavanga (canne au cou) et un Photo G. Lanel.

Fig. 16. — Case Bonmali en construction. Photo G. Bruel.

Fig. 17. — Village Pomo. Photo G. Bruel.

Fig. 17. — Abri provisoire en construction dans la forêt. Pomo. Photo G. Bruel.

Certains de ces « Bindoumo » sont surmontés de têtes d'hommes ou de femmes très grossièrement sculptées dans le bois. Devant chaque lit il y a un panneau sculpté et peint, tout comme la cloison qui surmonte la logette.

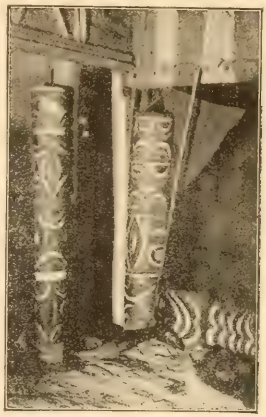


Fig. 29. — Bindoumo à Ouesso. (Photo G. Grisel.)

Les couleurs les plus employées sont le blanc, le rouge, le noir, le bleu. Celles utilisées actuellement sont achetées aux mécaniciens des vapeurs, mais autrefois les Boumali les fabriquaient eux-mêmes.

Dans une Bandjo nous avons vu une timide tentative pour représenter non pas le corps humain, mais bien seulement les bras et les jambes d'une femme.

Chez les autres peuplades du Congo nous n'avons jamais constaté de tentatives de décoration du genre de celles rencontrées chez les Boumali.

Dans la forêt les Pomo établissent rapidement des abris temporaires de la façon suivante : on coupe des baguettes flexibles de 3 m. 50 à 4 mètres que l'on plante en terre, en ligne droite, de 20 centimètres en 20 centimètres, sur 3 ou 4 mètres de long. Avec d'autres baguettes placées horizontalement et liées avec des lianes on forme une claie dont les mailles ont environ 20 centimètres de côté. On plante ensuite en terre 2 ou 3 piquets, hauts de 2 m. environ, placés parallèlement aux premiers et incurvent la claie de façon à la fixer à l'extrémité supérieure des piquets. On couvre ensuite la claie avec des feuilles de « Karl Ludovica », qui sont placées comme des tuiles, s'imbriquant les unes sur les autres. On les fixe aux baguettes horizontales par une encoche faite à la naissance de la nervure.

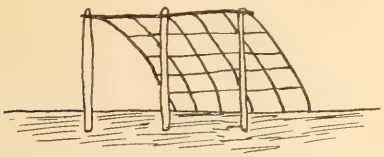


Fig. 30. — Hutte de fortune.

Les postes de veilleurs établis sur les branches de gros arbres, où l'on montait par des échelles en lianes, ont complètement disparu. M. Fourneau en avait vu en 1891 à Djongongobo. Ces postes-vigie étaient tout à fait semblables à ceux signalés par Lauzière chez les Baba, et à ceux que nous avons vus en 1901 chez les Bendi, à 60 kilomètres au nord de Bangui.

Presque toujours, lorsque le terrain le permet, le village est orienté parallèlement au cours d'eau près duquel il est placé, si ce dernier a une certaine importance. D'ordinaire il n'y a qu'un petit espace (2 à 3 mètres) entre le derrière des cases et la rive

Chez les Pomo et les Boumali, les cases sont rangées parallèlement laissant entre elles une rue qui, primitivement n'avait que 6 à 10 mètres de large, de façon à pouvoir être facilement défendue par les « Bandjo ».

Maintenant que nous faissons régner la sécurité dans les pays, les administrateurs sont arrivés à faire comprendre aux Boumali et aux Pomo que l'hygiène exige que l'air circule facilement entre les cases. Ainsi, entre nos deux passages à Mène (août et novembre), le chef Longoti avait fait déplacer une rangée de cases de façon à laisser entre elles une véritable avenue de 18 à 20 mètres de large.

Il est à remarquer que presque tous les arbres situés dans l'intérieur des villages sont coupés. Ceux qui étaient gros sont décapités simplement à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol. Cela tient sans doute à ce que les indigènes veulent éviter d'avoir leurs cases écrasées par des chutes d'arbres provoquées par des tornades. Outre cela, cette vaste trouée faite dans la forêt permet à l'air et au soleil de circuler, par suite d'assainir et de sécher rapidement le sol après la pluie. En général, la forêt borde immédiatement les villages.

Chez les Ndzimou (de la rivière, car nous n'avons vu aucun des villages de l'intérieur) et les Ima, les villages se composent d'une unique rangée de cases séparées de la berge par un espace de 10 à 15 mètres, qui sert de place publique.

A Nola, les cases sont disposées comme en pays Boumali, sauf que la rue est plus large et atteint de 20 à 25 mètres. A proximité des villages, la forêt est presque toujours abattue, de façon à avoir des plantations touchant le village.

8. — *Moyens d'existence, métiers, occupations.*

Les Boumali sont pêcheurs et agriculteurs et certains d'entre eux sont bons forgerons.

Pour pêcher, ils emploient de grandes nasses (1 m. 50 de diamètre et 2 m. 50 à 3 mètres de haut), des harpons, des hameçons, des filets de formes diverses. Ils barrent aussi des ruisseaux avec des claies de 2 mètres de hauteur.

Fig. 54. — Un coin du village de Ouessou, nasses dans le fond. (Photo G. Bruel.)

Ils sont assez habiles à travailler le bois. Pour cela ils se servent d'une petite herminette (*paqui*), dont le fer s'emmanche à l'extrémité d'une fourche de bois, dont une des branches sert de manche. Ils fabriquent aussi des tabourets de bois de formes plus ou moins diverses, qu'ils ornent de clous à grosse tête en cuivre, qui autrefois étaient beaucoup demandés dans les factoreries.

Fig. 55. — Paqui (la flèche indique le fer : à droite le fer vu de face).

Parmi les objets de vannerie fabriqués par les Pomo et les Boumali, il faut citer les hottes.

Fig. 56. — Tabouret Boumali. (Photo G. Bruel.)

Il est à remarquer que les populations forestières portent toutes sur le dos et non sur la tête. Cela s'explique tout naturellement. Dans les hautes herbes ou dans la brousse formant taillis, on peut porter sur la tête, car on ne risque pas de s'accrocher aux lianes ou aux branches d'arbre. D'ailleurs les sentiers peuvent être facilement dégagés,

si cela est nécessaire, tandis que dans la forêt, c'est long et difficile. Outre cela, des arbres tombent souvent (de vétusté ou du fait des tornades) en travers des sentiers et les obstruent. Enfin nombre de racines émergent de terre et rendent la marche difficile.

Dans les sentiers forestiers il faut donc pouvoir se glisser souvent au milieu d'un fouillis plus ou moins inextricable de branches et de lianes. Il faut pouvoir se baisser facilement. Or tout cela est presque impossible avec une charge en équilibre sur la tête.

Les hottes sont de deux sortes. Les premières sont faites en vannerie et ont une forme tronconique. Leur hauteur est de 80 centimètres à 1 mètre, pendant que leur ouverture est de 60 à 75 centimètres. Ce sont celles que portent surtout les femmes, spécialement pour rapporter les racines de manioc des plantations ou pour apporter le bois sec nécessaire pour faire le feu dans les cases.

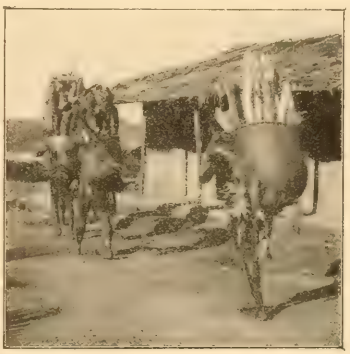


Fig. 37. — Pomo « Boumali » Ouesso rapportant du bois dans des hottes. (Photo J. Bruel).

Les secondes, appelées par les Pomo « Gombi », ressemblent un peu au crochet des portefaix parisiens

Fig. 38. — Gombi hotte Pomo.

La partie A, qui repose sur le dos, est une sorte de petit bouclier plat en vannerie, haut de 80 centimètres à 1 mètre, large de 25 centimètres, qui est supporté par des bretelles ou une bricole, passant au-dessus du front. Sur 3 côtés de A, il y a un entourage perpendiculaire B, à claire-voie, haut d'une quinzaine de centimètres.

On place à l'intérieur de l'ensemble les objets à transporter et on les amarre au moyen de lianes que l'on attache en plusieurs endroits de B.

Nous n'avons vu aucun indigène fabriquer des pagnes en fibre d'ananas, de raphia ou de bananier. Ceux que l'on voit à Ouesso viennent de chez les Bakota de la Boquiba.

Les poteries que font les femmes Boumali et Pomo n'ont rien de remarquable.

9. — *Vie de famille* [1].

La base de la société, chez toutes les populations de la moyenne Sanga, est la famille. Le village n'est que l'association de plusieurs familles, presque toutes plus ou moins parentes. Le chef de village n'est guère plus qu'un maire, qu'un président du conseil des anciens, des chefs de famille. Cependant, avant notre venue, certains chefs, comme Minganga, Sambambo, jouissaient d'un grand prestige, conquis à la guerre. Ils avaient une réelle autorité, maintenue par des exécutions sommaires, ou par les cadeaux qu'ils savaient distribuer. Parfois ils cumulaient les fonctions de chef avec celles de féticheur. Actuellement les féti-

1. Compléter ce chapitre avec les pages 407 à 416 de l'étude de M. Loyre mentionnée au début de ces notes.

cheurs les plus craints ne sont pas toujours ceux qui habitent les plus grosses agglomérations, car ils aiment bien à rester dans la coulisse. Le plus réputé d'entre eux est actuellement Moassi, qui habite dans le bassin Sud du Djah à environ 160 kilomètres à l'Ouest de Ouesso.

Chez les Boumali, c'est le fils aîné de la première femme libre du chef qui hérite du pouvoir, des femmes et de tous les biens paternels [1].

Les hommes se divisent en gens libres, qui, chez les Boumali, se reconnaissent au port du bâton ou d'une queue d'éléphant, et, en esclaves, ces derniers achetés ou pris à la guerre. Les esclaves peuvent être affranchis.

La polygamie est la règle, au moins chez les gens riches. Autrefois Mongata, fils et héritier de Minganga, avait 40 femmes. La majorité des hommes libres n'en a que 2 ou 3. En 1893, le prix payé à la famille de la jeune fille (qui est mariée sans être consultée) était par exemple : 14 fusils, 6 pièces d'étoffe européenne, 4 pièces de tissus indigènes, 10 kilos de laiton, 150 midjoko, représentant au total comme valeur 250 à 300 fr. (prix d'Europe).

Le divorce n'existe pas. Lorsqu'une femme se plaint de son mari, qui la maltraite ou la trompe souvent, elle se réfugie chez ses parents. Après un palabre le mari paye une amende et la femme retourne chez lui.

Autrefois la femme enceinte n'avait pas le droit de coucher sur des pagnes ou des couvertures d'Europe, car d'après les féticheurs l'enfant dans ce cas aurait été étouffé par ces tissus. L'infanticide est rare, mais l'avortement au moyen de breuvages divers est assez fréquent.

Les enfants sont allaités jusqu'à 3 et 4 ans. Pendant ce temps le mari ne peut avoir de rapports conjugaux avec sa femme. C'est ce qui explique, en partie, la polygamie. Celle-ci tient aussi à ce que la femme, par son travail, est une source de richesse pour l'homme, qui sent en outre la nécessité de nouer des alliances avec des gens de villages voisins pour pouvoir y circuler en paix et y faire du commerce.

Le 6 août 1906 nous avons eu l'occasion d'assister à Ouesso à la cérémonie de la circoncision.

Chez les Boumali il semble qu'elle n'est pas faite par hygiène ou par suite d'une coutume religieuse, qui l'impose par exemple au moment de la puberté ou du mariage. Elle paraît plutôt être le signe qui consacre un citoyen.

Des gens cherchent de temps en temps à s'y soustraire, témoin un homme qui, en 1905, s'est sauvé dans la forêt au dernier moment. Comme on voulait le circoncire en 1906, il est venu se mettre sous la protection de l'administrateur, qui l'a autorisé à construire sa case sur les terrains dépendants du poste. Si nous ne lui avions pas accordé notre protection on l'aurait circoncis de force ou on l'aurait empoisonné.

Chez les Boumali comme chez les Ossiéba la circoncision se pratique sur les adultes. Brazza a écrit en effet : « La circoncision chez les Ossiéba se pratique sur des sujets dont l'âge varie de 18 à 20 ans. Après l'opération ils sont revêtus de costumes féminins, c'est-à-dire chargés de bracelets ou colliers. Puis leur visage est barbouillé d'une sorte de chaux. On les porte en grande procession autour du village, tandis que la danse de tous les habitants évolue au son du tam-tam. Je les aperçois, après la promenade, réunis au pied d'un arbre du haut duquel un homme fait descendre dans leur bouche un gros morceau de viande bouillie. Ce singulier repas terminé, ils sont conduits dans une case à part, où ils vont vivre

1. Une grande partie des renseignements qui suivent sont empruntés aux notes du lieutenant Fourneau.

un mois séparés de la vie commune, avant de reprendre leur rang d'homme dans le village.

« La pratique de la circoncision est chez eux indépendante de toute idée religieuse, bien qu'on puisse la prendre pour une sorte de baptême, à cause du changement de nom des opérés » [1].

Voici ce que nous avons vu pour notre part. Deux jours avant la cérémonie on avait fait grand tam-tam, de façon presque continue le jour et la nuit. La veille durant toute la journée les femmes avaient dansé, allant d'une extrémité du village à l'autre bout, en avançant lentement et en chantant des chansons assez lestes, paraît-il. Naturellement les femmes avaient mis leurs plus beaux costumes. Les parentes des deux patients s'étaient coiffées avec des bonnets de peau de singe et avaient attaché sur le devant de leurs pagnes des peaux de chat tigre. Elles tenaient enfin à la main des queues d'éléphant. Bref, elles s'étaient déguisées en hommes libres. Pour s'accompagner elles battaient des mains, agitaient des castagnettes, faites avec des fruits secs, pendant que d'autres tapaient sur de doubles cloches de fer d'environ 35 centimètres de long.

De leur côté les petites filles avaient fait tam-tam, pendant que les hommes, tantôt parcouraient le village en chantant et dansant, tantôt s'arrêtaient pour danser sur place en tenant un grand bambou horizontal sur lequel ils frappaient pour accompagner leurs chansons.

Les Babinga voisins (ils semblent assez fortement métissés) avaient été invités aux fêtes et y étaient venus avec leurs femmes.

Le jour de la cérémonie on alla, dans la matinée, chercher les deux patients dans la forêt. C'étaient deux adultes, qui paraissaient avoir une vingtaine d'années. Depuis plusieurs jours on les avait préparés à l'opération en leur faisant boire diverses drogues et en leur faisant fumer du chanvre, ce qui les avait plus ou moins hébétés. Avant de les amener au village, on leur avait fait endosser de vastes crinolines renversées, assez lourdes, faites en vannerie, d'où pendaient des feuilles de bananier, coupées en petites lanières. Le tronc de cône de vannerie repose sur le bassin et son ouverture, qui arrive au niveau des coudes, a environ 1 m. 10 de diamètre.

Fig. 11. — Un futur circoncis. Photo G. Brunel.

Les patients ont la figure blanchie au « Pemba » et le reste du corps est enduit de bois rouge *Ngoula*, pendant que de chaque côté des tempes ils portent des pendentifs en perles et ont autour du cou des colliers de perles blanches. Enfin, leurs chevilles sont ornées de manilles de métal blanc.

Avant l'opération on leur fait parcourir le village un certain nombre de fois. Le féticheur, qui les précède, dirige la cérémonie, fait le héraut qui communique au peuple la bonne nouvelle. Il a le torse peint en gris et zébré de raies tracées en zigzag. Autour des patients sont les hommes du village, qui leur font escorte en chantant.

Au moment de la cérémonie elle-même on éloigna les femmes et les enfants, mais on laisse s'approcher plusieurs Européens.

1. P. S. de Brazza, *Voyage dans l'Ouest africain*.

Un homme appuyé sur 2 perches légèrement inclinées et soutenues par la toiture d'une Bandjo reçut le néophyte dans ses bras et le maintint solidement. On releva alors la crinoline, en la faisant basculer, on arracha quelques feuilles de bananier pour bien découvrir la verge, qui était entourée d'un cataplasme de feuilles, destinées à distendre le prépuce. Le membre viril étant démaillotté, on attacha l'extrémité du prépuce à une ficelle, puis l'opérateur le trancha avec un petit couteau spécial dont la lame n'a que 5 ou 6 centimètres. Le patient se trouva mal un instant, pendant ce temps on entra la verge dans une petite calebasse, où il y avait une préparation médicale destinée à arrêter l'hémorragie, et on attacha cette calebasse à la crinoline. L'homme étant à peu près revenu de son évanouissement on essaya de le remettre debout, mais il tomba dans les bras de l'homme qui le soutenait. Celui-ci le redressa une seconde fois. Enfin, revenu entièrement à lui, le patient bondit en poussant des cris de joie. Toute l'assistance l'acclama alors et l'escorta en chantant jusqu'à l'extrémité du village.

Les nouveaux circoncis sont placés après la cérémonie dans leurs cases d'où ils ne doivent point sortir d'une dizaine de jours.

A l'occasion de la cérémonie les amis font des cadeaux au père du patient.

Au point de vue du traitement des maladies et des cérémonies mortuaires, nous ne pouvons mieux faire que de citer les passages suivants écrits par le lieutenant Fourneau :

Aujourd'hui le chef d'Ouesso n'est plus qu'un vieillard de 70 ans environ, usé par des excès de tous genres et souvent malade.

« Sa mort, désirée sans doute par tous, serait un bienfait pour les siens comme pour ses voisins, mais quoiqu'il en soit, la crainte qu'il inspire est terrible. Il est vrai que pour lui, la vie d'un homme ne compte pas. A tous moments, des sacrifices humains ont lieu à quelques mètres des factoreries qui ne peuvent rien. A chaque malaise du vieux chef, une femme accusée d'en être la cause est empoisonnée sur l'heure. Dès qu'elle est morte le malade se déclare soulagé et satisfait, quitte à recommencer le lendemain. C'est ainsi que les 24 et 25 décembre, deux femmes furent mises à mort, Minganga étant plus malade [1].

« Le vieux chef souffrait depuis deux mois d'une pleurésie contractée dans une de ses expéditions.

« Malgré toutes les femmes mises à mort à chaque aggravation du mal, malgré tous les exorcismes de ses féticheurs, il va enfin, en mourant, rendre un peu de calme à la région.

« Vers 5 heures du soir, Mongata et quelques notables nous annoncent officiellement la mort de Minganga.

« Mongata n'a pas l'air trop attristé par la mort de son père. Il boit assez gaiement un verre de massanga à la mémoire du défunt.

« C'est Mongata qui devient grand chef. Il demande que nos miliciens et nos porteurs ne pénètrent pas à l'intérieur du village pendant les cérémonies religieuses.

« Que va-t-il se passer? Combien vont accompagner le monarque défunt dans l'autre monde. Ce matin, 6 de ses femmes, parmi les plus vieilles, ont déjà été conduites dans la brousse et massacrées.

« Au village, les hommes et les femmes, ivres de massanga, font entendre de bruyantes lamentations. Les coups de feu et les bruits du tam-tam ne nous laissent aucun repos. Cela dure 2 jours et 2 nuits.

« Puis Mongata, investi grand chef, vient en grande pompe saluer le chef de la mission et l'assurer de tout son dévouement pour les blancs.

1. Lieutenant Fourneau, p. 1312-7.

« Nouveaux tams-tams et nouvelles fêtes. Mongata donne à boire et à manger à tous ceux qui sont venus assister aux funérailles [1]. »

Autrefois l'échange du sang était fréquent et servait à se créer des parentés artificielles utiles pour circuler dans un certain rayon. Depuis notre venue dans le pays, cette coutume semble se perdre. En tous cas on ne la pratique plus entre Européens et indigènes. Il n'en était pas de même autrefois, puisque M. Alfred Fourneau lors de son premier voyage dans la Sanga avait fait l'échange du sang avec Minganga. Le sang coulant des incisions faites est recueilli sur des noix de kola, que mangent ensuite les frères de sang.

10. – *Idées religieuses et croyances.*

Voici ce que le lieutenant Fourneau a écrit au sujet des idées religieuses et des croyances des Boumali :

« Les Missangas croient aux esprits et particulièrement à l'esprit de la terre *Bidiou* ou *Ndomou*. Ils ont la notion d'une vie future et peut-être celle d'un être supérieur. Ils évoquent, en effet, l'esprit des morts et on leur entend dire parfois : *Djambi!* c'est la volonté de Dieu.

« Ils ne croient pas à la mort naturelle. Le féticheur, quand un homme vient de mourir, désigne la femme qui est cause de la mort. On lui fait boire du *Bonndou*. Innocente, elle vomit de suite le poison. Coupable, elle meurt empoisonnée. On lui ouvre le ventre et le féticheur montre les *lougoundous* qui s'y trouvent et qui ont causé la mort.

« On pleure le mort. Les femmes du village, parfois celles des environs, viennent joindre leurs lamentations à celles des femmes du défunt.

« Le mort est placé sur un siège *ad hoc*, les mains entrelacées derrière la tête. On lui enduit le corps de peinture rouge et on le recouvre avec des tissus offerts par ses amis, qui viennent brûler la poudre autour de sa case.

« La nuit venue, les femmes dansent la *Massana*, danse funèbre accompagnée de complaintes dans lesquelles sont rappelées les qualités sans nombre du défunt.

« On l'enterre assis dans une fosse peu profonde, les jambes repliées et les genoux émergeant presque à hauteur de la tête. On recouvre alors le corps de terre et l'on place sur la tombe une natte où l'on dépose les objets de cuisine, qui lui ont servi pendant sa vie, des tissus, etc...

« A la mort d'un chef, des sacrifices humains ont lieu, les victimes, hommes et femmes, sont choisis parmi ses esclaves et ces sacrifices sont d'autant plus terribles que le chef est plus puissant. Avant les sacrifices, les féticheurs évoquent l'esprit de la terre, en présence des hommes libres du village

« Des danses et des chants caractéristiques ont lieu pendant toute la durée des sacrifices. En signe de deuil, les Missanga se noircissent le tour des yeux et les tempes, puis se pointillent de taches blanches la partie noircie autour des yeux.

« Ils se rasent la tête. Si c'est une femme qui a perdu son mari, elle se retire dans une case après l'inhumation. Elle y reste enfermée jusqu'à ce qu'on lui ait coupé les cheveux.

« Elle peut alors aller et venir dans la case de la famille, mais ne couche pas dans une logette comme les autres femmes. Elle repose sur un lit de bambous placé au milieu de la chambre commune.

« Au bout d'un certain nombre de jours, elle est conduite dans la brousse près

1. Lieutenant Fourneau, pages 1358 et 1359.

d'un marigot où on la lave pour la débarrasser de la peinture jaune dont elle s'était couverte.

« Son deuil dure jusqu'au jour où elle peut à nouveau tresser sa chevelure. Elle s'enduit alors le corps de « Gaula » ou peinture rouge et se pare de ses bracelets. Elle peut alors se remarier.

« Avant de le faire, elle danse avec les autres femmes du village la « Massana » et ce, pour apaiser l'esprit du mort...

« Elle a été heureuse avec lui, mais elle est seule, elle s'ennuie et va se remarier. Le mort la laissera tranquille [1]. »

Faute de temps, il nous a été impossible de questionner les Pomo sur ces divers sujets, mais nous pensons que leurs croyances sont très analogues [2].

11. — *Vie intellectuelle.*

Les langues parlées par toutes les populations de la moyenne Sanga sont du groupe des langues Bantou. Le capitaine Avelot, qui s'est occupé spécialement des dialectes Bantou du Nord, range le Baya dans la famille septentrionale, le Lino, le Pomo, le Boumali, le Ndzimou, le Kala dans la famille Nord occidentale (groupe Mfang) et le Pandé dans la même famille, mais dans le groupe Bakota-Boubangui.

Le tableau ci-joint montre que le Pomo, le Boumali, le Lino, le Ndzimou, le Kala sont des dialectes d'une même langue, qui est assez voisine du Mfang et peut-être du Bakota.

Nous espérons que les vocabulaires (très rudimentaires, hélas!) que nous donnons ci-joint, permettront aux linguistes de déterminer les relations qui existent avec les dialectes voisins et d'en faire un classement définitif.

Comme chez la majorité des noirs les noms de couleur se réduisent en réalité à trois, le blanc, le noir et le rouge. Ils n'ont pas de mots pour désigner le vert, le

FRANÇAIS	POMO	BOUMALI	LINO	NDZIMOU	KALA	BAKOTA DE LA BOUEBA
1	Onato.	Onoto.	Ouoto.	Onoto.	Onata.	Iokolo.
2	Ba	Biba.	Biba.	Iba.	Ba ou miba.	Biba.
3	Bilali.	Bilali.	Bilali.	Elali.	Lali ou milali	Miatou.
4	Bina.	Bina.	Na.	Na.	Na ou Mina.	Minaïe.
5	Bitano.	Bitani.	Mitano.	Etani.	Tani.	Bitane.
6	Toou.	Toubo.	Toubo.	Motouba.	Tanina onata.	Toba.
7	Tambali.	Tamali.	Tambali.	Tambali.	Taninaba.	Minaïenamiatou.
8	Siali.	Monembe.	Mitanimilali.	Déa.	Taninali.	Monembé.
9	Abon.	Ebono.	Mitanina.	Etanéna.	Tanmana.	Bitanenaminaïe.
10	Kamo.	Kamo.	Kamo.	Kama.	Kamo.	Djiôn.
Soleil.	Do.	Doubo.	Dobo.	Do.	Lo.	Bouia.
Lune.	Goundi.	Mouéli.	Boulo.	Bakona.	Ngoundi.	Gondé.
Eléphant	Djokou.	Djoko.	Ndjoko.	Ndjoko.	Ngjoko.	Ndjoukou.
Feu	Kota.	Dou	Dou.	Dou.	Dou.	Dio.
Eau.	Madibo.	Madibo.	Madibo.	Madi.	Madibo.	Maye.
Femme.	Mimia.	Moumoua	Moumoua.	Moumia.	Mimia.	Mouyabou.

1. Lieutenant Fourneau, pages 1354-1355.

2. D'après M. Lavrey, pages 419-420, les Boumali croient à l'existence d'un dieu anthropomorphe, *Bombo* qui a eu d'une femme d'hommes, *Ioudi*, un fils et une fille; ces derniers à leur tour auraient enfanté *Bonadie*, père de la tribu.

Fig. 26. — Lit de repos dans une bemdpu. Photo G. Ernel

Fig. 27. — Lit de repos dans une bemdpu de Ouessou, au Cameroun, suspendu en haut à 2 m. de hau. — Photo G. Ernel

Fig. 28. — Bandoumo à Ouesso : un paqui servant à les sculpter. (Photo G. Bruel

Fig. 29. — Lit de repos dans une bandja de Ouesso : bandoumo (homme et femme). (Photo G. Bruel

Fig. 31. Dessins en couleurs et sculptures dans la case de Longoti, chef de Mène (Pomo). Photo G. Binet.

Fig. 32. Intérieur de la case de Longoti, chef de Mène (Pomo). Photo G. Binet.

Fig. 33. Pirogue à Ouesso (Boumali). Photo G. Binet.

Fig. 39. — Danse d'hommes avant la circoncision (Boumali). Photo G. Binet.

Fig. 40. — Fétiche pendant la cérémonie de la circoncision. Photo G. Binet.

Fig. 41. — Danse de femmes la veille de la circoncision (Boumali). A droite : enfant portant une cloche. Photo G. Binet.

Fig. 42. — Un futur circoncis. (Photo G. Bruel).

Fig. 43. — Cortège d'un circoncis. (Photo G. Bruel).

bleu, le jaune, l'orange. Tout au moins c'est ce qui nous semble évident, car les noms inscrits dans les vocabulaires ci-joints nous ont été donnés sous réserve. Il est spécialement presque étonnant que tous les Bantou n'aient pas des termes pour désigner le vert, qui est cependant une des couleurs les plus répandues dans la nature.

Comme nous l'avons dit en parlant de l'habitation, les Pomo et les Lino sont au nombre des rares populations que nous connaissons qui savent sculpter un peu et faire du dessin ornemental rehaussé de couleur. Nous n'avons vu dans la moyenne Sanga des sculptures représentant des êtres humains que chez les Boumali et encore les quelques têtes vues, ou le piquet sur lequel il y a un essai de représentation du corps humain, indiquent un art bien rudimentaire. Les statuettes des Mitsogho, des Mandjia, des Batéké ou des Ballali, sans être parfaites, indiquent cependant des aptitudes plus grandes. Néanmoins il y a là un art embryonnaire qu'il convient de signaler.

Quant aux dessins faits sur les cloisons en écorce et rehaussés de couleurs, ils sont à rapprocher de ceux qui servent à décorer les portes des Bakalai.

Certains motifs sculptés sur des « Bindoumo » semblent représenter des pirogues ou peut-être des vulves de femmes. Nous en avons retrouvé d'analogues chez les Bapindji de la Ngounié.

Les Boumali ont des tabourets légèrement sculptés et ornés de petits clous en cuivre.

Comme instruments de musique nous devons signaler la double cloche en fer, qui est très répandue dans le Congo intérieur, un tambour assez semblable aux nôtres (peut-être est-il importé de la haute Sanga et a-t-il été importé à Ouesso par des Haoussa ou des miliciens), de grands tams-tams tronconiques de 1 m. 20 de long, dont la partie supérieure a une vingtaine de centimètres de diamètre. Ces grands tams-tams évidés ont leurs deux extrémités recouvertes de peaux tannées, qui sont tendues au moyen de lanières de cuir.

Nulle part dans la Sanga nous n'avons vu de gros tams-tams en bois, du genre de ceux qu'on trouve dans l'Oubangui, dans le haut Chari et la haute Sanga. Nous n'avons vu aussi aucun instrument à corde. En revanche, les gens de la moyenne Sanga se servent de trompes faites avec des cornes d'antilopes.

Naturellement ce sont les battements de main qui servent surtout à accompagner le chant et à donner la cadence aux danses.

12. — *Navigation.*

Les Lino, les Pomo, les Goundi savent en général pagayer et fabriquer les pirogues. Celles-ci sont de grandeur moyenne (10 à 12 mètres) et sont assez étroites.

Les indigènes pagayent debout au moyen de grandes pagayes de 2 mètres de long. La pale est beaucoup plus petite que celle des Mondjembo. Elle n'a que 40 à 50 centimètres de haut. Sur la Ndoki les pirogues sont plus petites (4 à 8 mètres de long). On ne peut y mettre que deux pagayeurs et environ 150 kilos de bagages.

13. — *Commerce.*

Les Boumali s'occupent surtout à faire le commerce d'ivoire. Ils vont dans la Boquiba, sur les affluents de la Mambili ou Opa, qui se jette dans la Likouala Mossaka, y acheter des pointes d'ivoire, avec les marchandises qui leur sont données comme avances par les factoriens. Les Boumali sont des traitants jaloux de leur rôle d'intermédiaire, aussi cherchent-ils à défendre leurs privilèges par tous les moyens.

Les Pomo paraissent moins commerçants que les Boumali, mais ils servent aussi d'intermédiaires entre les factoreries de la Sanga et les tribus de l'intérieur.

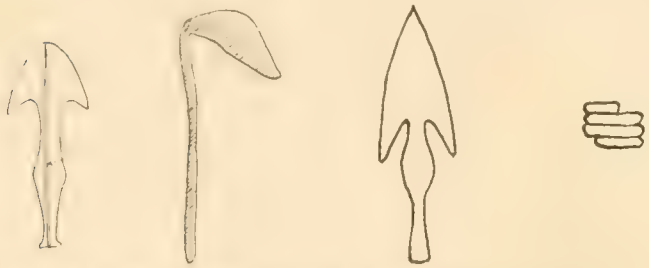


Fig. 45, 46, 47 et 48. — Monnaies indigènes des Pomo et Boumali. — De gauche à droite :
Fig. 45. Monzo (un peu plus de la grandeur naturelle).
Fig. 46. Itchi monté de la grandeur naturelle.
Fig. 47. Fer de lance.
Fig. 48. — Mokpoko (tracelet de cuivre).

Les Boumali ne veulent point (1906) exploiter le caoutchouc, qui existe cependant en abondance dans toutes les forêts de la moyenne Sanga. Ils considèrent que la récolte de ce produit est une besogne d'esclave. Les Pomo sans aimer beaucoup à faire du caoutchouc en récoltent cependant un peu.

Dans la forêt il y a un grand nombre d'arbres à caoutchouc, d' « *Ireh* » *Funtumia elastica* ou *Kixia Africana*) appelé par les Boumali « *Lombokindi* » et par les Goundi « *Lombo* », ainsi que beaucoup de lianes exploitables.

Le pays étant peu peuplé présente de vastes espaces déserts et souvent même sans eau, ce qui fait que son exploitation offre souvent quelques difficultés. Cela empêchera une exploitation trop intensive et fait que des réserves naturelles subsisteront jusqu'au jour où les sociétés concessionnaires voudront en organiser l'exploitation rationnelle.

Si elles désirent créer des coupes annuelles, elles pourront le faire plus facilement que partout ailleurs. En effet, la rareté des points d'eau facilitera la surveillance. Sur le vaste plateau sans eau, qui existe entre le 3°40°, et le 2°20°, nord, il faudra faire creuser des puits (de profondeur moyenne sans doute) pour permettre de ravitailler en eau les travailleurs. Il sera facile d'installer les gardes forestiers près de ces points d'eau artificiels. De là il leur sera aisé d'exercer leur surveillance.

Pour faciliter les communications, il faudra aussi ouvrir un réseau de sentiers bien débroussés, qui permettront de se déplacer rapidement, ce qui est indispensable pour organiser l'exploitation aussi bien que le contrôle.

Dans les forêts il existe aussi en beaucoup d'endroits des kolatiers (*Sterculia Balleii*). Actuellement les indigènes en consomment mais ne songent pas en exporter. Il serait donc à désirer que l'on attirât des Haoussa dans la moyenne Sanga, et certainement ils en exporteraient de grosses quantités vers le Nord, car ils seraient sûrs de les écouler à bon compte dans l'Adamaoua et le bas Chari où la noix a été vendue à certains moments jusqu'à 50 centimes pièce. En effet actuellement les noix qu'on y importe viennent de la Côte d'Ivoire ou du Gold Coast, c'est-à-dire de régions beaucoup plus lointaines que la moyenne Sanga.

Les kolas vendus au Nord serviraient à payer une partie des bœufs, qu'il est nécessaire d'importer pour procurer de la viande aux indigènes. Ceux-ci ont besoin d'une alimentation plus substantielle que celle dont ils usent, si l'on veut qu'ils résistent à la maladie du sommeil et qu'ils puissent travailler de façon sérieuse. Les indigènes de la haute Sanga ont été fort heureux d'échanger à certains endroits un kilo de caoutchouc contre un kilo de viande, aussi la production de caoutchouc a-t-elle monté de façon très sensible dès que l'on a commencé à leur vendre de la viande. On pourrait même pousser dès maintenant les indigènes à planter

des kolatiers à proximité de leurs villages, car c'est un arbre qui ne pousse que très lentement.

14. — *Vie sociale.*

Aucun grand chef ne commande une tribu. Chaque village a son chef, parfois même plusieurs, et tous veulent rester indépendants les uns des autres. Chaque village jalouse le voisin et ne fait alliance avec lui que pour tenter un coup de main, une tentative de pillage bien déterminée.

Lorsqu'ils se sont révoltés contre notre autorité, quelques villages se sont unis momentanément, mais, même en 1902, certains chefs ont sauvé des Européens du massacre et, en tous cas, le mouvement ne s'est pas étendu, malgré les tentatives du chef Moassi, qui était craint en sa qualité de grand féticheur.

Il faut reconnaître que la dispersion des villages rend difficile la constitution de chefferies importantes portant sur un canton.

Les villages semblent beaucoup moins importants qu'autrefois, Ainsi en 1891 M. Fourneau attribuait 1,000 habitants à Molongo, 1,200 à Djongongobo, pendant que Husson estime que Lémé en avait 800. Or actuellement Ouesso peut compter au maximum 2,000 habitants, Mène 6 à 800, Bayanga un nombre à peu près équivalent, si bien que l'on peut évaluer que les Pomo ne sont guère plus de 4 à 5,000. Les quatre villages Boumali :

Ouesso, chef Goundo,

Gouma, chef Tiboundi,

Gama, chef Ngali,

Pembé, chef Mbio, ne doivent pas compter eux aussi plus de 4,000 à 4,500 personnes.

Dans nombre de villages les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes. Ainsi chez les Pomo Binga le village du chef Goumbo ne contiendrait que 5 hommes et 18 femmes. Dans beaucoup de villages la proportion semble être la même. Mais nous devons ajouter que l'on voit beaucoup d'enfants.

A quoi tient cet état anormal? Sans doute aux guerres intestines et aux pertes subies lorsque les Boumali et les Pomo se sont mis en rébellion contre nous. Il est à souhaiter que la paix, une meilleure hygiène, des mesures prises pour continuer à vacciner les indigènes et pour entraver la diffusion de la funeste maladie du sommeil, qui existe dans la moyenne Sanga sans causer de grands ravages, permettront à la population de croître rapidement.

15. — *La guerre.*

Avant notre installation dans le pays, les guerres entre villages et même tribus étaient fréquentes. Mais, ce n'étaient pas des guerres comme nous les comprenons. C'étaient des coups de main, des razzias où l'on cherchait beaucoup plus à prendre du butin, des femmes, des esclaves, qu'à tuer du monde à l'adversaire. En général, on respectait les plantations, ce qui ne veut pas dire que l'on ne récoltait pas à la place des ennemis, mais bien que l'on ne coupait pas les bananiers, le manioc, etc., bref on ne cherchait pas à affamer l'adversaire, aimant mieux revenir le razzier à nouveau l'année suivante que le détruire.

D'après le lieutenant Fourneau, avant de partir en expéditions guerrières les Boumali devaient, pendant un certain temps, s'abstenir de toute relation avec leurs femmes. On faisait, pour se donner du courage sans doute et se rendre les divinités favorables, de grands tams-tams, où l'on buvait beaucoup de vin de palme. Ensuite on faisait fétiche, pour se rendre invulnérable, on se peignait en

guerre, etc. Les Boumali n'avaient pas l'habitude de tenter des attaques de nuit, mais essayaient de surprendre l'adversaire à la pointe du jour. On massacrait sans pitié les vieillards, les malades que l'on mangeait ensuite.

A la guerre ou à la chasse les populations de la moyenne Sanga se servaient d'arcs, de flèches, de sagaies, de couteaux de jet et de couteaux destinés au combat rapproché ou utilisés pour achever l'adversaire.

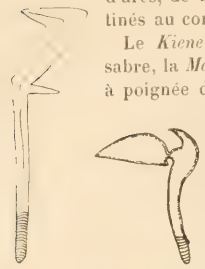


Fig. 29. — Couteaux de jet Boumali.

Le *Kiene* des Pomo ou *Frigali* des Boumali est une espèce de petit sabre, la *Mapoula* un véritable poignard à lame très large. La *Mogaïa* à poignée de bois, attachée au poignet par une sorte de dragonne, servait à la fois de sabre d'abattis pour s'ouvrir un chemin dans la forêt et d'arme de combat dans les corps à corps. Au contraire, les *Mbaka* dont la silhouette générale et les dimensions rappellent les couteaux de jet des Ngama, des Sara, des Gabéri, des Mbaï et qui comme eux se porte en équilibre sur l'épaule, peuvent être lancés au loin ou servir au combat rapproché. Nous n'avons vu aucun bouclier, mais certainement les indigènes en possédaient.

Les Ndzimou connaîtraient la sarbacane et s'en serviraient pour lancer de petites fléchettes empoisonnées.

Depuis l'introduction des fusils à pierre, des fusils à piston, les armes anciennes sont de moins en moins employées ailleurs qu'à la chasse. Cependant dans la forêt où l'on tend des embuscades, où l'on se bat de très près, ce sont des armes dangereuses et qui causent de graves blessures.

Les indigènes de ces régions étaient et sont encore très cruels. Certains des Européens qui ont été tués, notamment dans l'Ibenga, ont été martyrisés.

D'après M. Audié, voici comment la paix se conclut entre deux villages. Après des négociations préliminaires on se réunit au jour fixé, hommes et femmes, dans un coin de forêt et l'on amène un esclave en bon état, gros et gras. On lui enterre la tête et on le dresse les pieds en l'air, puis on le coupe en deux de haut en bas. Une moitié est remise à chaque village et tout le monde, hommes et femmes, en mangeraient un morceau. Inutile de dire que la fête ne serait pas complète s'il n'y avait pas tam-tam et si l'on ne buvait pas beaucoup de vin de palme.

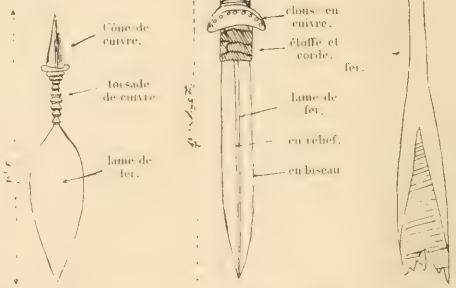


Fig. 30 et 31 et 32. — De gauche à droite
Fig. 30. — Mapoula au 1/8 de la grandeur naturelle.
Fig. 31. — Kiéné Pomo, Sourako Kaka ou Frigali Boumali au 1/8 de la grandeur naturelle.
Fig. 32. — Fer de sagaie, Gandpolo Pomo ou Akona Kaka.

Lorsque la paix à conclure est moins solennelle, on se contente de couper le prépuce d'un jeune garçon. On recueille le sang coulant de la blessure, on le mélange à du vin de palme et l'on plonge dans la calebasse, qui contient le

mélange, des houppes faites de feuilles de bananier. Les deux chefs s'aspergent avec ces houppes en disant : Nous jurons de ne plus nous faire la guerre! Nous

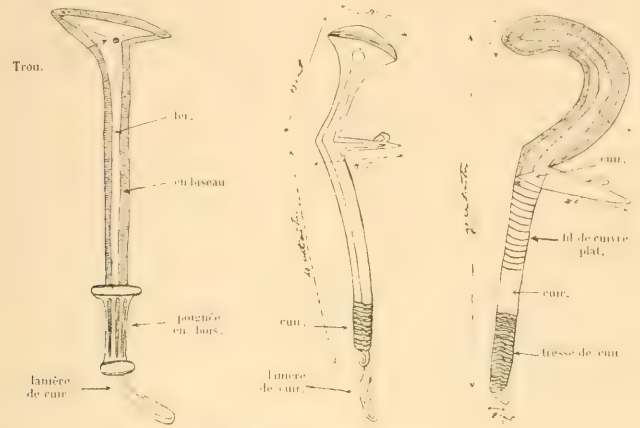


Fig. 53, 54 et 55. — De gauche à droite :
Fig. 53. — Mogaïa (Pomo et Babinga).
Fig. 54. — Siélo Pomo ou Mbaka Boumali.
Fig. 55. — Mbaka.

jurons de ne plus nous prendre nos femmes! Nous jurons de ne plus nous voler nos cabris! etc.

16. — *Relations avec les Européens.*

Actuellement certains indigènes, depuis longtemps en contact avec les Européens, sont assez disposés à causer avec nous, à nous renseigner sur bien des points, tout en ne consentant guère à nous confier ce qu'ils considèrent comme des secrets. Mais la majorité reste très renfermée et il est très difficile de savoir la vérité, même lorsqu'il s'agit d'un fait net et précis. Nous allons en donner un exemple.

Devant pénétrer chez les Pomo Binga, avec lesquels toutes relations avaient cessé depuis plus de 18 mois, à la suite d'une révolte et d'une répression qui n'avait pas été suivie de soumission, nous étions monté à Nola le 20 septembre pour demander à notre confrère et ami Dupont, administrateur de la Haute-Sanga, de faire prévenir les Binga de notre venue chez eux avec des intentions pacifiques. Le chef Goulo des Pomo Bougondjo fut chargé de cette mission.

Quelques jours après le 26 septembre, en arrivant au village du chef Goumbo, nous nous heurtâmes à 5 hommes armés de fusils à piston, qui nous mirent en joue. Deux d'entre eux tirèrent, mais les capsules ratèrent. Ce que voyant les cinq hommes s'enfuirent. Naturellement nous ne ripostâmes point et une heure après nous trouvâmes de l'autre côté d'un ruisseau, un vieillard décharné, que les Binga n'avaient pu emporter dans leur fuite.

Il nous déclara qu'il était le père du chef Goumbo. Nous le questionnâmes alors pour connaître les raisons qui avaient poussé les Binga à nous faire une réception aussi peu amicale. Il nous répondit que Goulo les avait fait prévenir de notre arrivée et avait ajouté que nous venions faire la guerre aux Binga. Inutile de dire

combien nous fûmes étonnés de voir comment la commission avait été faite. Nous expliquâmes au vieillard que nous avions chargé au contraire Goulo d'annoncer que nous venions avec des intentions pacifiques.

Une heure après, dans une plantation, nous surprîmes une femme et son enfant. Questionnée à son tour, elle nous répondit sans hésitation que Goulo avait en effet prévenu les Binga de notre arrivée prochaine et avait signalé nos intentions pacifiques, mais que les Binga, qui estimaient avoir été trompés déjà deux fois par les blancs, avaient décidé de ne point faire la paix et n'avaient qu'un désir celui de faire la guerre.

Quelle version fallait il croire? qui avait intérêt à mentir? Pour notre part nous pensons que la version de la femme est la plus exacte. Mais, si nous ne l'avions pas rencontrée, n'étions-nous pas en droit de croire le père du chef?

Devant notre attitude calme et prudente les Binga se sont abstenus de nous attaquer, mais ils n'ont pas cherché à nouer des relations. Peut-être auraient-ils attaqué si nous avions essayé de passer au centre du pays réfractaire, mais, pour éviter, dans la mesure du possible, tout conflit, nous avons contourné leurs villages.

Lorsque nous sommes remontés à Nola le 12 octobre, nous n'avons pu tirer au clair cette histoire et savoir quelle impression les Binga avaient gardé de notre passage. Peut-être ont-ils attribué notre attitude à la peur.

Cette anecdote prouvera, pensons-nous, combien il est nécessaire d'être prudent avant d'accepter une déclaration, un renseignement et combien il faut vérifier même la chose paraissant la plus vraisemblable.

Nous devons signaler que le chef Basilo (Pomo Bukoli) nous a questionné *de lui-même* sur le tremblement de terre ressenti dans la Sanga le 28 mai 1906 vers les 11 heures du soir. Il nous a demandé quelle était la cause de ce phénomène et ce qu'il signifiait. Il nous a dit qu'il ne s'était pas aperçu de celui qui a été ressenti à Ouesso le 17 juillet 1906 à 10 h. 45 du matin, mais il se souvient que lorsqu'il était très petit il en avait ressenti un.

17. — *Légendes.*

M. Hilaire nous a dit que les populations de la Kadeï, de la Mambéré, de la Mbaéré (affluent de la Lobaye) lui avaient parlé d'un animal le *Goli*, amphibie de la grosseur de l'hippopotame, ayant des griffes, une tête analogue à celle du cheval ou du tapir, avec de longs poils sur le dos, des dents aussi aiguës que celles du caïman. Cet animal tuerait beaucoup d'éléphants en leur coupant les pieds lorsqu'ils viendraient à l'abreuvoir. Les indigènes trouveraient ainsi beaucoup d'ivoire. C'est la raison pour laquelle ils ne veulent pas montrer cet animal aux Européens, qui le tueraient et priveraient ainsi les indigènes de gros bénéfices. Lorsque cet animal trouve un troupeau de bœufs il en tuerait plusieurs en une seule nuit. Cependant ce ne serait pas un carnivore.

Ce qui est curieux, c'est que M. Fredon, alors chef de station à Mobaye (1898), nous avait parlé d'un animal mystérieux, qui lui avait été signalé dans la Sanga en 1894 et qui semble être le même. De son côté M. Bonnel de Mézières nous a aussi parlé en 1899 d'un animal du même genre, que lui auraient signalé les Azandé. D'après eux, cet animal vivrait dans les rapides et enlèverait les femmes.

LES BABINGA

Au cours des six mois que nous avons passés dans la moyenne Sanga en 1906, nous avons été en contact un certain nombre de fois avec les fameux Pygmées que les Fourneau, les Husson, les Gaillard avaient signalés dès 1891 dans cette partie de l'Afrique. Malheureusement ils n'ont publié que quelques lignes à leur sujet, si bien que Mgr Leroy dans son ouvrage [1] si remarquable sur les Pygmées n'a point parlé des Babinga. Depuis, les commandants Moll et Lenfant, le Dr Ouzilleau [2] ont bien écrit quelques pages à leur sujet, mais sans entrer dans de grands détails. Aussi nous pensons utile de dire ce que nous avons appris sur eux. Nous regrettons seulement d'avoir peu de renseignements nouveaux à donner sur les Babinga, bien que nous ayons eu trois d'entre eux comme guides 23-28 septembre 1906 et que nous en ayons rencontré un certain nombre d'autres au cours des reconnaissances que nous avons faites entre la Sanga et la ligne de faite qui sépare les affluents de cette rivière de ceux de l'Oubangui. Mais on sait combien il est difficile de recueillir auprès des noirs des données précises et complètes lorsqu'on ne fait que passer, car tous les indigènes naturellement défiants aiment peu à se confier à des gens qu'ils connaissent à peine. Une étude détaillée et complète ne peut être faite que par des Européens séjournant longtemps dans le pays, le parcourant en tous sens et parlant plusieurs langues indigènes de façon parfaite.

1. — *Noms et surnoms.*

Les Pygmées ou Négrilles qui nomadisent entre la Sanga et l'Oubangui du 1°30′ au 4° nord sont désignés, en général, par le nom de Babinga, qui n'est sans doute qu'un surnom.

Si nous en croyons Basilo, chef Pomo Bukoli, ceux qui vivent sur la rive gauche de la Sanga entre Nola et Bayanga, ainsi que dans le bassin de la Yobbé, se diviseraient en deux clans : « les *Babandjélé* » (les gens d'en haut?) et les « *Ambo* » au Sud. Longoti, chef Pomo Boukousse de la moyenne Ndoki, nous a déclaré que les Babinga ses voisins portent le nom de « *Bédjili* ». Chaque clan parlerait un dialecte spécial, mais tous ces dialectes seraient apparentés à la langue Bangala.

Les Baya appelleraient les Négrilles « *Ngandji* » et les Goundi les désigneraient par le nom de « *Bayaka* », que leur donnent aussi les populations de la partie Est du bassin de l'Ivindo (Mfang, Dzem, etc.). Crampel [3] a orthographié ce mot Bayaga.

Au Congo français, on désignerait les Négrilles par les noms suivants : « *Bakola* » chez les Bakota, « *Moko* » dans le bassin de Rhamboe (capitaine Dujour), « *Béku* »

1. Mgr Leroy, *Les Pygmées, Négrilles d'Afrique et Négritos d'Asie*, Mame, éditeur.

2. Dr Ouzilleau, *Le Babinga, Dépêche coloniale illustrée*, n° 21, 15 novembre 1908, p. 306-308, 5 photos et un dessin.

3. Lettre de Crampel du 16 août 1890, *C.-R. de la Société de Géographie de Paris*, 1890, p. 548-554.

chez les Mfang de l'Ouest, « *Bakouya* » chez les Kombé, « *Békuyo* » chez les Chaké, « *Bakoula* » chez les Bakalai, « *Bégyel* » chez les Mékuk, « *Akoa* » chez les Mpongué, « *Babongo* », « *Ajongo* », « *Aromba* », « *Dambomo* » chez les populations parlant la langue Fiotte. (Mgr Leroy).

2. — *Habitat.*

Les Babinga vivent par petits groupes de vingt à trente personnes au maximum, formant une même famille et nomadisant à travers la grande forêt, changeant souvent de place pour suivre le gibier qu'ils chassent ou pour chercher les fruits sauvages, qui forment le fond de leur nourriture. En effet, ils ne font aucune plantation et n'élèvent ni poules, ni chèvres, ni moutons. Ils ne possèdent comme animaux domestiques que de petits chiens jaunes, roquets au museau pointu, que l'on trouve partout au Congo.

3. — *Relations avec leurs voisins.*

Les Babinga ne fusionnent jamais avec les sédentaires. Cependant, au cours des siècles qui se sont écoulés depuis l'invasion Bantou, des métissages se sont forcément produits, bien qu'en général les Négrilles ne se marient qu'entre eux, ce qui a altéré le type primitif, a relevé parfois la taille, a changé la couleur de la peau ou a modifié dans une certaine mesure leur aspect extérieur, tout en leur laissant des caractères distinctifs très nets et surtout leurs habitudes, leurs coutumes, leurs mœurs spéciales auxquelles ils sont très attachés.

Jamais par exemple les Babinga ne couchent, lorsqu'ils sont en famille, dans les villages des sédentaires. Lorsqu'ils se rapprochent d'eux, pour commercer par exemple, ils construisent toujours leurs campements dans un coin de forêt, près d'un clair ruisseau, à un kilomètre au moins des villages.

Au début de notre occupation, les sédentaires, craignant que nous ne leur achetions directement l'ivoire provenant de leurs chasses (ils sont presque les seuls à tuer des éléphants), nous empêchaient d'entrer en contact avec eux. Le nègre est, en effet, très jaloux des monopoles commerciaux qu'il possède et qui, au moins pour un temps, lui assurent la richesse.

Depuis quelques années ces barrières tendent à disparaître, les légendes répandues sur notre compte pour nous représenter comme des gens terribles ne pouvaient tenir devant les faits. Aussi lorsqu'on fait escale dans les villages de la moyenne Sanga, il n'est pas rare de voir au milieu des indigènes deux ou trois Babinga, qui vous regardent avec curiosité. On les reconnaît vite à leur teint clair, à leur physionomie caractéristique, à leur maintien timide et craintif. A notre arrivée à Mène sur la Ndoki, le chef Longoti est venu de lui-même nous présenter ses Babinga (hommes), qu'il savait être un objet de curiosité pour les Européens. Plus tard, le chef Saba de Salo nous a fourni trois guides Babinga, qui nous ont conduit à travers le pays Binga. Mais, un mois plus tard, les deux guides Babinga que le chef Lidjombo nous avait procurés se sauvèrent le jour même de notre départ de Bayanga. Enfin, dans les plaines herbeuses de la rive gauche de la Yobbé, nous avons surpris involontairement un Babinga qui passait sur un sentier avec quatre femmes et un enfant à la mamelle. Ils se sont laissés photographier, mais nous ont priés de ne point passer par leur campement, afin de ne pas effrayer leurs camarades. Naturellement, quel qu'ait été notre désir de voir un campement Babinga habité, nous avons respecté leur désir.

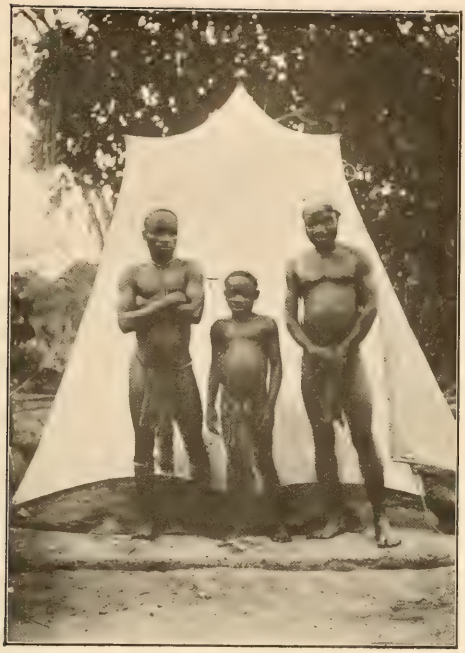


Fig. 1. — Types Babinga.

Fig. 2. — Types de femmes Babinga.

Dans l'Oubangui, notre camarade l'administrateur-adjoint Butel a pu visiter un campement Babinga habité.

Lors des opérations contre le village d'Enyellé (Ibenga) en 1907, le capitaine Déclaux, conduit par des guides Babinga, qui avaient eu à se plaindre des gens de ce village et voulaient se venger, a traversé la forêt déserte de la Lobaye à l'Ibenga sur une dizaine de jours de marche. Grâce à eux, il put surprendre le village et venger ainsi les Européens, qui y avaient été martyrisés en juillet 1904.

Tout cela prouve que le Babinga ne fuit plus l'Européen de façon systématique. Il s'apprivoise et par suite on va pouvoir l'étudier, l'interroger. Mais il faut se hâter de le faire avant qu'il ne modifie ses coutumes et sa manière de vivre.

D'après certains Européens, les Babinga seraient les serfs des populations sédentaires. Nous croyons que c'est une opinion erronée.

Il est évident qu'ils entretiennent des relations suivies avec les habitants de certains villages. Ils s'associent avec eux, se rendent des services mutuels et deviennent leurs clients (au sens latin du mot). Mais ces liens sont volontaires et résultent de besoins différents qu'il leur faut satisfaire. Dès que l'association tourne à leur détriment, dès que les Babinga croient qu'ils ont à se plaindre de leurs associés, ils rompent les relations, émigrent et vont souvent fort loin chercher de nouveaux amis. Connaissant admirablement la forêt dans un très grand périmètre, ayant des relations avec d'autres villages ou clans de leur race, n'étant pas embarrassés par un mobilier encombrant, par des troupeaux ou des cultures, ils sont très mobiles et sont presque insaisissables. Voilà pourquoi ils ont pu rester indépendants et ne se sont pliés qu'à un servage apparent.

Lors de notre retour à Mène (novembre), les Pomo Boukousse se sont plaints à nous du départ de leurs Babinga, avec lesquels ils étaient brouillés. Ils étaient très ennuyés de ne plus les avoir comme pourvoyeurs de viande de chasse et d'ivoire. Aussi paraissaient-ils tout disposé à négocier avec les Babinga, qui avaient émigré au nord, mais ils n'osaient se lancer dans la forêt déserte et inconnue d'eux pour tenter de reprendre le contact.

Bien que n'ayant recueilli aucun témoignage positif confirmant la thèse exposée par Mgr Leroy, d'après laquelle les Bantou les considèrent comme les premiers occupants du pays et comme les propriétaires éminents du sol, nous croyons que cette thèse a beaucoup de chance d'être exacte, seulement les tribus Bantou, ayant tout intérêt à cacher cette situation, ont induit en erreur les Européens et leur ont dépeint les Babinga, avec qui ils n'avaient guère pu communiquer, comme leurs esclaves.

4. — *État physiologique et caractères anthropologiques.*

Les Babinga appartiennent à une race de petite taille, mais ce ne sont pas des nains, comme certains ont voulu le faire croire. Le plus petit des quinze que nous avons vus à Mène Ndoki avait 1 m. 28 et le plus grand environ 1 m. 55. Les femmes rencontrées près de la Yobba avaient au maximum 1 m. 28, la plus petite 1 m. 20 (Planche XIV, fig. 1).

En général, les Babinga ont le buste long et les jambes assez courtes. Leur poitrine est large, la cage thoracique est bien développée, leurs bras et leurs jambes sont bien musclés, ce qui s'explique, si l'on songe qu'ils sont très entraînés à la marche, au saut, qu'ils grimpent avec adresse sur les arbres de la forêt pour y cueillir les fruits sauvages, pour y récolter des rayons de miel, pour y construire des pièges, etc. Ils sont très agiles, très souples et se font remarquer dans les

tam-tams par leur vivacité, leur adresse à exécuter des danses difficiles et des sauts extraordinaires.

La couleur de leur peau est presque toujours plus claire que celle des tribus voisines et, comparés à elles, ils paraissent légèrement jaunes. Ils portent les cheveux très courts et certains se rasent le crâne presque complètement, laissant seulement une mince bande de cheveux courts, qui n'a qu'un centimètre à peine de large. Cette bande passe sur le sommet du crâne et descend jusqu'à la naissance du cou en formant une petite auréole. Presque tous ont le visage rasé, mais quelques-uns laissent pousser leurs moustaches et une petite barbiche. Par comparaison avec les autres noirs, on doit déclarer que leur système pileux est très développé. Cependant nous n'en avons vu aucun ayant sur les membres et la poitrine une véritable toison, alors que cela n'est pas très rare chez les Européens.

Dans leur physionomie, ce qui attire tout de suite l'attention c'est leur nez plat et très large, qui semble énorme, en partie à cause de son faible relief. Leurs lèvres sont relativement minces, pendant que leur bouche est assez largement fendue. Il ne nous semble pas qu'ils aient les dents taillées en pointe.

Les Babinga ne se tatouent pas. Ils ne se font aucune scarification et ne se mutilent ni la bouche, ni le nez, ni les oreilles. Enfin, ils ne sont pas circoncis.

Leur attitude est en général celle de gens timides et craintifs, qui n'osent guère vous regarder en face.

Ayant à regarder ou à écouter constamment pour chercher à surprendre les animaux qu'ils chassent dans la forêt, ils arrivent à avoir une vue très perçante et une ouïe très fine. Aussi est-il difficile de les surprendre.

Cependant nous devons dire que MM. Decauville et Blaise ont pu déboucher sur un campement Babinga en construction avant que personne ne se fut douté de leur approche. Il est vrai que si nos miliciens élargissaient le sentier à la hachette, les Babinga coupaient de leur côté des branches et des arbres, ce qui fait que le bruit de la colonne en marche ne les avait point inquiétés.

5. — *Alimentation.*

Comme nous l'avons dit plus haut, le Babinga se nourrit presque exclusivement des produits de sa chasse ou des fruits et des plantes sauvages. Cependant il ne dédaigne pas le manioc, le maïs et les bananes, qu'il se procure en échangeant sa viande de chasse ou le miel qu'il récolte contre ces produits que lui fournissent les tribus sédentaires.

Connaissant admirablement la forêt et ses ressources, il sait y vivre là où tout autre être humain mourrait de faim. Il connaît tous les fruits, toutes les plantes comestibles et sait aller les cueillir jusqu'au sommet des géants de la forêt où il les dispute aux bandes de singes, aux gorilles qui y circulent. Il sait aussi y trouver le miel, qu'il découvre souvent grâce à un oiseau qui l'aime et qu'il suffit de suivre pour trouver la ruche.

Pour aller chercher les ignames sauvages, le Babinga emploie une sonde spéciale (voir fig. 2). Celle-ci se compose d'une perche de 4 à 5 mètres de long à l'extrémité de laquelle sont fixées des palettes de bois, groupées en forme de cône et fortement liées au moyen de lianes. Après avoir ameubli la terre avec l'autre extrémité de l'instrument, qui est pointu et durci au feu, on enfonce fortement le cône. La terre vient se tasser au sommet de celle-ci, elle adhère aux parois; ce qui permet de la remonter à la surface du sol. Avec une baguette on la fait sortir du cône et on recommence l'opération. De cette façon le Babinga creuse assez faci-

lement de petits puits de 20 à 25 centimètres de diamètre allant au besoin jusqu'à 2 m. 50 ou 3 mètres de profondeur.

Si nous en croyons un renseignement qui nous a été donné, le Babinga ne boirait que l'eau de pluie, qu'il trouve dans les trous ou anfractuosités de gros arbres ou de roches ou bien encore celles que donne la liane à eau, qui existe heureusement dans la forêt et tout spécialement dans la zone où l'eau superficielle manque. Les Pomo et les Kaka appellent « Mbo » cette liane que l'on retrouve jusque dans le moyen Logone, au Gabon et au Tanganika. L'écorce de cette liane est rugueuse et elle atteint la grosseur du poignet d'une femme. On la sectionne en tronçons de un mètre et dès qu'on redresse l'un d'entre eux verticalement la pression atmosphérique fait couler une centaine de grammes d'une sève limpide dont le goût un peu fade rappelle celui de l'eau distillée.

Fig. 2. — Sonde Babinga.

Les Babinga apprécient les fruits du kolatier, qui existe en grande abondance en bien des coins de la grande forêt congolaise. Plus tard, lorsque des communications rapides et sûres seront établies avec le nord et le nord-ouest, on en exportera sans doute de grandes quantités vers la Bénoué et le Tchad où elles concurrenceront facilement les kolas venant de la Côte d'Ivoire ou de la Côte d'Or.

Pour faire du feu les Babinga se servent souvent du briquet. D'autres fois, ils l'obtiennent par rotation en faisant tourner rapidement entre les mains un morceau de bois dur et sec enfoncé dans un trou fait dans du bois tendre. Mais, le plus souvent, faisant comme les autres noirs, ils le conservent dans leur case ou transportent au cours de leurs déplacements un gros tison, qu'ils protègent contre la pluie au moyen de feuilles formant cornet.

D'après les renseignements que nous avons obtenus (ils diffèrent d'ailleurs de ceux donnés au commandant Lenfant) les Babinga ne seraient point anthropophages, ce qui contribue à les différencier nettement de tous leurs voisins. Est-ce parce que leur religion le leur défend? Est-ce parce qu'elle ne leur impose pas de sacrifices rituels? Est-ce simplement parce que, chasseurs passionnés, ils ont plus de viande qu'ils ne le désirent? Nous ne pouvons nous prononcer et nous nous contentons de constater un fait

D'après le commandant Moll [1], ils ne tueraient pas les gorilles, qu'ils considèrent comme des parents. Cette croyance est à rapprocher de celle signalée par Mgr Leroy chez les Négrilles du Gabon, qui se croient parents des chimpanzé et les considèrent comme tabou.

6. — *Vêtements.*

Primitivement les Babinga portaient un petit pagne d'écorce battue, passé entre les jambes et retenu par une légère ceinture. Parfois ce pagne était remplacé par une peau de bête. Actuellement nombre d'entre eux ont des pagnes faits avec des étoffes Européennes.

Les femmes Babinga que nous avons rencontrées sur les plateaux herbeux de la Yobbé (voir Planche XIV, fig. 3) avaient pour tout costume des touffes de feuilles vertes, accrochées par devant et par derrière à une ficelle entourant la taille.

Il est inutile de dire que les Babinga ne portent pas de sandales et marchent

1. Moll, Forêt équatoriale et savanes Congolaises. *Soc. normande de Géographie*, 1908, p. 194.

pieds nus comme tous les habitants de la forêt. Seules les populations des savanes, qui ont à marcher sur de larges plaques de latérite et sur un sol rendu brûlant par le soleil implacable des mois de saison sèche, utilisent les sandales, qui ne seraient que gênantes dans un pays humide où l'on patauge souvent dans la boue ou dans l'eau.

Nous avons déjà dit que les Babinga ne se tatouent pas, ne se font aucune mutilation. Ils ne portent en général ni colliers, ni bracelets, ni bijoux d'aucune sorte, ce qui semble prouver que dans leur esprit pratique et simple il n'y a pas place pour le goût de l'ornementation. Certains de ceux qui ont fréquenté les sédentaires portent de petits colliers de perles, auxquels pendent de rares amulettes.

7. — *Habitation.*

Nous avons eu la chance de traverser cinq campements Babinga abandonnés : trois en pleine forêt, dans des clairières, un dans la région herbeuse et un autre établi à la lisière des plantations de Mène.

La case Babinga a une forme curieuse. Comme ensemble on dirait un œuf coupé en deux dans le sens de la longueur. La chambre à la forme d'une ellipse dont le grand axe a environ 2 mètres et le petit 1 m. 30. Elle est précédée d'un petit tunnel, haut de 60 centimètres, long d'un mètre qui protège l'entrée et forme vestibule. La hauteur maxima de la case est 1 m. 20 à 1 m. 30 (fig. 4 et 5).

La carcasse de la case est faite au moyen de baguettes flexibles, enfoncées en terre par une extrémité, pendant que la partie qui est hors de terre est entrecroisée rectangulairement avec ses voisines. Sur cette légère charpente, les Babinga disposent de grandes feuilles (Karl Ludovica) atteignant jusqu'à 1 m. 10 sur 65 centimètres de large, qui forment de véritables tuiles. On les accroche par la nervure dans laquelle on fait une simple encoche.

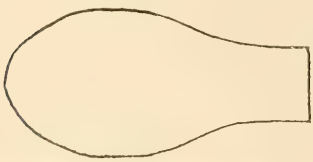


Fig. 4. Case Babinga (coupe horizontale).

Les cases sont disposées en cercle autour d'une place dont la grandeur varie avec le nombre des cases, c'est-à-dire avec l'importance de la famille, qui occupe à elle seule un groupe de cases. Le diamètre de la place centrale varie en général entre 25 et 40 mètres (fig. 6). Lorsque plusieurs familles forment un village, les groupements de cases sont voisins les uns des autres et reliés par des sentiers longs de 40 à 50 mètres environ.

Le campement vu sur le plateau herbeux avait une case à palabre rectangulaire,

Fig. 5. — Case Babinga (coupe verticale suivant le grand axe).

avec toiture à double pente, faite toute entière avec des baguettes un peu plus grosses que pour les cases ordinaires et des feuilles. La case avait environ 2 m. 50 sur 1 m. 80 de large et 1 m. 60 à la faîtière. Elle était évidemment une imitation des cases construites par les tribus sédentaires et avait été élevée

pour abriter les hommes pendant la journée. En forêt, sa construction est inutile puisque, pour se protéger contre les rayons du soleil, il y a la voûte formée par la ramure des grands arbres : ceux-ci sont respectés par les Babinga, qui se contentent de nettoyer les clairières naturelles en les débarrassant des arbustes, des petits arbres, des lianes et des plantes diverses qui y poussent à l'envie.

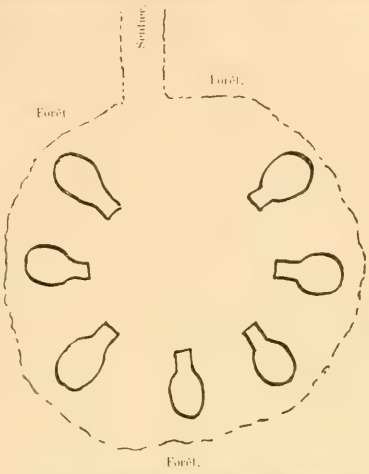


Fig. 6. — Disposition d'un campement Babinga.

Autour des campements Babinga il n'existe aucune fortification, car ils n'ont pas l'habitude de défendre un campement qui présente une très faible valeur, puisqu'il est construit très rapidement et que le mobilier, des plus sommaire, est facilement emporté par les femmes. Le Babinga se défend par la fuite ou par des attaques inopinées, qui se produisent en un coin de forêt quelconque où il s'est placé en embuscade.

Les lits Babinga sont faits d'une série de rondins placés jointivement et couverts de feuilles vertes.

Le commandant Moll a écrit que les Babinga font quelquefois leurs habitations au sommet des arbres, où ils construiraient des espèces de nids. Pour notre part, nous n'avons point vu de telles cases et personne ne nous en a jamais parlé.

8. — *Moyens d'existence, occupations.*

Avant tout le Babinga aime la chasse et surtout celle de l'éléphant. Il emploie comme armes : l'arc et les flèches, les couteaux (qui se portent assez rarement) et surtout les sagaies. Celle qui sert à la chasse de l'éléphant a une hampe de 2 m. 10 à 2 m. 20 de long et se termine par un large fer, long de 35 centimètres, qui est assez épais. Il est fixé à la hampe par des cordes ou des lanières de cuir. Cette lance (voir fig. 7) a assez l'aspect d'une hallebarde.

Le Babinga, qui est brave, n'hésite pas, après avoir fait fétiche, à s'approcher seul d'un éléphant endormi, qu'il a surveillé et suivi durant des heures, pour lui percer le ventre avec sa sagaie. L'animal affolé par la douleur et perdant du sang en abondance s'enfuit. Le Babinga seul ou avec des camarades le poursuit durant 20, 30 ou même 40 kilomètres, le harcelant sans cesse jusqu'à ce qu'il puisse l'achever.

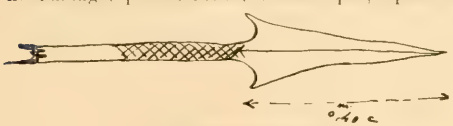


Fig. 7. — Fer de lance Babinga.

Connaissant admirablement les mœurs et les habitudes de tous les animaux de la forêt : éléphants, antilopes, bœufs sauvages, singes, phacochères, fourmiliers (oryctérope), etc., le Babinga sait construire des pièges appropriés à chaque espèce et sait les disposer aux bons endroits. Les uns sont des fosses, longues,

étroites, à section verticale triangulaire, où le gibier tombe sans pouvoir se relever; d'autres sont constitués par des lianes formant nœuds coulants, etc. Pour tuer l'éléphant, les Babinga installent au-dessus d'une sente passagère, à une certaine hauteur (2 à 3 mètres), un madrier de 2 m. 50 à 3 mètres de long, armé à l'extrémité intérieure d'une sorte de glaive de fer, long de 60 à 80 centimètres (fig. 8). Ce madrier est suspendu verticalement au moyen d'une grosse liane que l'éléphant déclanche en prenant avec sa trompe un épi de maïs, qui sert d'appas. L'appareil est combiné de façon que dès que l'éléphant touche l'épi, le glaive lui tombe sur la nuque et la transperce. Le choc de la pièce de bois est en outre si violent qu'il étourdit l'éléphant, qui, gravement blessé, va mourir en général assez près de là. Naturellement les Babinga installent plusieurs pièges de ce genre dans un même coin de forêt. Près de la Yobbé nous en avons vu trois, très peu distants les uns des autres

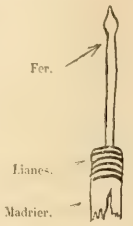


Fig. 8. — Fer de piège à éléphant.

Les Babinga savent imiter le cri de certains animaux, ce qui permet de les attirer et de les tuer facilement. Nous avons eu un garde régional de la tribu des Ndzimou, qui savait fort bien appeler les antilopes. Il a pu ainsi nous en tuer un certain nombre de diverses espèces et de tailles variées, qu'il tirait presque à bout portant.

Pour conserver sa viande de chasse, le Babinga la boucane comme tous les Noirs le font d'ailleurs. On découpe la viande en tranches longues de 40 à 50 centimètres au maximum, à section carrée ou rectangulaire de l'épaisseur de 2 ou 3 doigts, et on les étend sur une claie au-dessus d'un feu faisant beaucoup de fumée.

Pour les transports, les Babinga emploient une hotte en vannerie haute de 70 centimètres environ, qu'ils portent au moyen d'une courroie, passée sur le front.

9. — *Langue.*

Il ne nous a été possible de recueillir que quelques mots de la langue des Babinga des environs de Salo et nous regrettons vivement de n'avoir pu faire plus.

Nous ne nous faisons aucune illusion sur la valeur de ces quelques notes, bien incomplètes même pour les questions traitées et contenant presque forcément un certain nombre d'erreurs. Nous souhaitons que ces quelques pages encouragent les Européens qui séjournent au Congo à les vérifier, à les rectifier, à les compléter, en étudiant spécialement la langue, les mœurs, les coutumes, les traditions et les croyances de ces Négrilles, si intéressants pour l'étude de l'histoire de l'humanité, puisqu'ils sont peut-être restés aux premiers stades de son évolution.

APPENDICE

Pour compléter les renseignements donnés sur les populations de la Moyenne-Sanga, nous donnons ci-dessous quelques éléments de vocabulaires que nous avons pu recueillir dans cette région.

VOCABULAIRE POMO

1	Ouato.	Sentier	Ndzie.
2	Ba.	Barbe	Ziéri.
3	Bilali ou Mélali.	Nez	Lo.
4	Bina ou Na.	Oreille	Alo.
5	Bitano ou Tano.	Yeux	Bissi.
6	Toou ou Tohio.	Cheveux	Lono.
7	Tambali.	Dents	Avé.
8	Siali.	Ventre	Mo.
9	Abou ou Lisia.	Pied	Abo.
10	Kamo.	Jambe	Poumbi.
11	Kamo na ouato.	Cuisse	Do.
12	Kamonaba.	Genoux	Abou.
....	....	Pipe	Tou.
20	Mékamaba ou Moutoumoto.	Main	Do.
		Bras	Bomodimo.
30	Mékamalali.	Doigt	Dilo.
40	Mékamaména.	Ongle	Niak.
50	Moutoukou.	Langue	Guiem.
60	Moutoukouna ouato.	Plantations	Pembo.
70	Moutoukounamékaméba.	Maïs	Bongo.
		Manioc	Bala
80	....	Manioc préparé	Bili.
90	....	Patates	Babozo.
100	Moutoukouméba.	Caoutchouc	Dango.
Soleil	Do ou Dico.	Fer	Zia.
Lune	Goudi ou Gondé.	Pierre	Bilo.
Etoile	Sizol ou Zizoro.	Mâchoire	Dache.
Jour	Diobo ou Mobom.	Œuf	Moké.
Nuit	Guidiki.	Bananier	Koudo.
Eau	Madono ou Madibo	Cuivre	Sa ou Poto.
Feu	Kota.	Tabac	Dako.
Eléphant	Djoukou ou Ndjok.	Arbre	Lé.
Homme	Moutoum ou Mout.	Forêt	Djako.
Femme	Mimia ou Mia.	Perles	Mayaka.
Enfant	Toma ou Mon.	Etoile	Koudi
Pirogue	Landi.	Tonnerre	Gal
Pagaye	Kapi.	Eclair	Bou.
Poule	Kono.	Arc-en-Ciel	Goulendo.
Cabri	Tao.	Couteau	Tiem.
Poisson	Ba.	Hache	Dzieng.
Case (de femme	Dio.	Rivière	Abo.
Case d'homme	Bandjo.	Fumée	Guidiko.
Grand	Aboyoumouti ou Bouboya.	Bague	Gosso.
		Manger	Adé.
Petit	Alikieli ou Tiélo	Boire	Adimambo
Blanc	Apoumo	Eau	Madibo.
Noir	Pinda.	Marcher	Kombé.
Rouge	Aguielo.	Nager	Ngôta.
Bleu	Pinda ou Ngomo.	Dormir	Io
Vert	Aguindo ou Béla.		

VOCABULAIRE MBOUM

1	So.	Genoux	Soukor.
2	Doua.	Bras	Kempoundor.
3	Mokone.	Poitrine	Nzaklo.
4	Niang.	Main	Ndo.
5	Dibi.	Doigt	Goundo.
6	Zei.	Ongle	Sando.
7	Zindodoa.	Pied.	Vo.
8	Zinomokon.	Ventre	Bil.
9	Bousounza.	Petit	Goun.
10	Bo.	Maigre	Niakaki.
11	Bofalso.	Grand	Pinaki.
12	Bofaldoua.	Gros	Hounaki.
13	Bofalmokone.	Jeune	Bildabaki.
.....	.....	Vieux	Parkouar.
20	Boudoua.	Blanc	Dioufoukon.
30	Boumokone.	Noir	Irgué.
40	Bouniang.	Rouge	Fésinaké.
50	Boudibi.	Bleu.	Irgué.
60	Bounzei.	Jaune	Raka.
70	Bounzindodoa.	Vert	Argas.
80	Bounzindomokone	Boire	Mimbimidjo.
90	Temerbousa.	Manger	Emifilakamilak.
100	Temer.	Faim	Iak.
1.000	Bouzounéré.	Dormir	Nam.
Terre	Nzal.	Se lever	Urgueur.
Soleil	Sissé	S'asseoir	Kamzer.
Lune	Sio.	Se coucher	Nanzer.
Étoile	Ourou.	Parler	Fanghi.
Arc-en-ciel	Bapélé.	Donner	Imili
Vent	Koukouna.	Acheter	Zisokar.
Jour	Zoula.	Courir	Long.
Nuit	Sou.	Marcher	Zorzirzi.
Eau	Mbi.	Attacher	Gnazi.
Pluie	Bangatouna.	Danser	Dandai.
Rivière	Mbi.	Frapper	Ndakzé.
Feu	Ora.	Couper	Kounzi.
Homme	Nzonarki.	Nager	Oubidé.
Femme	Nouizou.	Éléphant	Bali.
Enfant	Gouamana.	Hippopotame	Bimi.
Père	Niani.	Caiman	Ngari.
Mère	Ma.	Bœuf	Ndai.
Fils	Gouani.	Chèvre	Hola.
Frère	Nzonami.	Chien	Goui.
Sœur	Inamioundi.	Singe	Daoua.
Tête	Soua.	Serpent	Soui (?).
Oreille	Sou.	Antilope	Voui ou Akou.
Nez	Hou.	Antilope cheval	Banga ou Zakoui.
Œil	Iar.	Oiseau	Ndoui.
Cils	Pourmaiar.	Poule	Kaka.
Cou	Barsou.	Œuf	Prakaka.
Barbe	Foui.	Chef	Ganzou.
Cheveux	Fouisou.	Village	Fou.
Front	Darfour.	Case	Pakso.
Épaule	Basan.	Forêt	Houidabaki.
Dent	Sil.	Montagne	Ngao.
Langue	Lema.	Ile	Kissi.
Machoire	Tibakon.	Arbre	Poufoko.
Cuisse	Hour.	Feuille	Goudam.
Jambe	Poubo.	Bois	Pou.

Herbe	Foui.
Chemin	Mafou.
Plantations	Ndzang.
Maïs	Naukouna.
Manioc	Mbai.
Patates	Dankali.
Sel	Tou.
Bananes	Kouni.
Caoutchouc	Dandi.
Ivoire	Silbani.
Fer	Fimber.
Cuivre	Ourou.
Charbon	Ponoaké.
Tabac	Soukon.
Étoile	La.
Couteau	Dzin.
Hache	Tina.
Pioche	Pa.
Flèche	Go.
Arc	Poussa.
Sagaie	Rem.
Pagaie	Brouer.
Pirogue	Komboun.
Aujourd'hui	Kassini.
Demain	Pédé.
Hier	Loura.
Matin	Dzekpelin.
Soir	Boklo.
Midi	Zoueur.
Faire la guerre	Rounigui.
Faire la paix	Rounigézouni.
Camarade	Banzara.
Malade	Zangma.
Mort	Kékoua.
Fini	Ouaouar.
Chasser	Roussitou.
Pêcher	Abouï.
Se marier	Ougniami.
Forgeron	Kéla.

VOCABULAIRE PANDE

1	Koudio.
2	Mibari.
3	Miato.
4	Mine.
5	Mitano.
6	Mitanonadio.
7	Mitanonabari.
8	Minanona ato.
9	Mitanonina.
10	Bové.
11	Bovénadio.
12	Bovénamibari.
.....	.....
20	Moutoupé.
30	Moutoupénabové.
40	Moutoubari.
50	Moutoubaribové.
60	Moutouato.
70	Moutouatobové.
80	Moutouna.
90	Moutounabové.
100	Moutoutani.
1,000	Moutoubopé.
Terre	Engé.
Soleil	Iaboua.
Lune	Ouoli.
Étoile	Mboula.
Arc-en-ciel	Dibako.
Éclair	Milikolo.
Tonnerre	Louvouva.
Vent	Mougounga.
Jour	Lolo.
Nuit	Boui.
Eau	Mé.
Pluie	Mboula.
Rivière	Bari ou Bali.
Feu	Mouïa.
Fumée	Dioué.
La Sanga	Bari ou Bali.
Homme	Ououdieyé.
Femme	Moumouri.
Enfant	Mouana.
Père	Hango.
Mère	Miango.
Fils	Mouangao.
Frère	Moïgnia.
Sœur	Da.
Fille	Kolao.
Tête	Moutou.
Oreille	Ditoui.
Nez	Banga.
Œil	Dio.
Cils	Kongui.
Cou	Kingou.
Barbe	Lokaka.
Cheveux	Djoungui.
Front	Bo.
Épaule.	Libéké.
Dents	Mino.
Langue	Lémou.
Machoire	Lobanga.
Cuisse	Ebelo.
Jambe	Mondé.
Genoux	Libongo.
Bras	Mopaka.
Poitrine	Bomba.
Sang	Loukona.
Main	Tando.
Doigt	Mié.
Ongle	Djéli.
Pied	Lesindji.
Ventre	Libomo.
Petit	Momouki.
Maigre	Matilili.
Grand	Mouenda.
Gros	Mouneni.
Jeune	Mopéli.
Vieux	Mokoto

Blanc	Mouka.	Chemin	Ndjila.
Noir	Moundo.	Plantation	Sio.
Rouge	Métélou.	Maïs	Bombo.
Bleu	Popo.	Manioc	Likouma.
Jaune	Ndjoro.	Manioc préparé	Bala.
Vert	Moundo	Patates	Banga.
Boire	Noua.	Sel	Mounana.
Manger	Dadia.	Bananes	Douko.
Faim	Ndjala.	Palmier	Méléko.
Soif	Nianouma.	Huile de palme	Libokon.
Dormir	Bilo.	Vin de palme	Pouata.
S'asseoir	Mokolo.	Borassus	Méliki.
Se coucher	Iangama.	Caoutchouc	Danda.
Parler	Nioungoué.	Ivoire	Molongo.
Donner	Iangaye.	Fer	Ebako.
Acheter	Oumba.	Cuivre	Etélou.
Courir	Kikaké.	Charbon	Biri.
Marcher	Moutamboulou.	Tabac	Dako.
Tomber	Ouaoua.	Pierre	Angoumo.
Attacher	Kanga.	Etoffe	Moka.
Danser	Tatoula.	Couteau	Mbo.
Frapper	Babouma.	Hache	Ebako.
Couper	Hahaa.	Pioche	Kangui.
Nager	Balambalambaï.	Flèche	Lombadjia.
Chanter	Ndjombo.	Arc	Gombé.
Éléphant	Ndjoko.	Sagaie	Likongo.
Hippopotame	Goubou.	Pagaye	Kapi.
Caïman	Ngandou.	Pirogue	Bato.
Bœuf	Boko.	Lit	Tanguy.
Chèvre	Loamboko.	Bracelet	Ibanga.
Chien	Mboua.	Marmite	Mbia.
Singe	Kéma.	Pipe	Mokondo.
Serpent	Ndio.	Aujourd'hui	Lolo.
Antilope	Gandi.	Demain	Kélé.
Fourmi	Mokété.	Hier	Kékénakéré.
Oiseau	Nioli.	Matin	Moubengou.
Poule	Koko.	Soir	Namokolo.
Œuf	Mopili.	Midi	Nzanga.
Chef	Kouanga.	Faire la guerre	Bita.
Village	Bouka.	Faire la paix	Bilangaé.
Case	Dako.	Camarade	Ouia.
Forêt	Pendjié.	Malade	Bélébéli.
Montagne	Likolo.	Mort	Aoui.
Ile	Guindo.	Fini	Lié.
Arbre	Makeié.	Chasser	Kependjeloukiniama.
Feuille	Kodzo.	Pêcher	Loukooué.
Bois	Mongoko.	Se marier	Koumomori.
Herbe	Boumbou.	Forgeron	Lékié.

VOCABULAIRE DES BABINGA (de la vallée de la Yobbé).

1	Moti.	.....	.....
2	Mobaÿe.	20	Motoupé.
3	Misatou.	30	Motoupénamabopé.
4	Bana.	Soleil	Dadi.
5	Tano.	Lune	Ouodi.
6	Mitanonamoti.	Eau	Maÿe.
7	Mitanonamobaÿe.	Feu	Mouïa.
8	Mitanonamisatou.	Barbe	Isama.
9	Mitanonabana.	Nez	Mio.
10	Oué.	Oreille	Maloui.
11	Ouénamoti.	Yeux	Mizo.

Cheveux	Sindzio.	Main	Danda.
Dents	Mino.	Bras	Obo.
Ventre	Moïo.	Doigt	Bengo.
Pied	Dindi.	Langue	Lémi.
Jambe	Ouoko.	Poitrine	Soumba.
Cuisse	Ebélo.	Arbre	Moguindja.
Genoux	Bongo.		

VOCABULAIRE DES BABINGA DE LA RÉGION ENTRE NOLA ET BANIA (SANGA)

(Recueillis par le capitaine Périquet).

Arbre	Ngoumbé.	Chef	Kombéti.
Arc	Séli.	Comprendre	Yokakou.
Adieu	Mondo.	Connaître	Métédé.
Aujourd'hui	Yamdolo.	Courir	Koua.
Ami	Lisolamoué	Se coucher	Langa.
Amie	Wouanzamoué.	Couper	Léla.
Arranger	Lengéléwodi.	Crier	Bina.
Apporter	Bozapé-angoui.	Cuivre	Lambakayouma.
Attendre	Dialamio.	Comment	Boyhéyè.
Avoir	Yendoti.	Ceci	Hyhéyé.
Aller	Lohani.	Ce côté-ci	Hahamoundahé.
Allumer	Loumaniamoua.	Chemin	Ndiahé.
Appeler	Yangayé.	Chute	Maidianghé.
Assez	Bouamoutia.	Cuisse	Hébélo.
Avec	Doa.	Caoutchouc	Ndouh.
Devant	Alembozou.	Chaîne	Gazobo.
Derrière	Aliembousai.	Camp	Moua.
Amphore	Boumbia.	Corne	Mangama.
Ainsi	Kaboubou.	Champ	Yaké.
Après midi	Mouihamohoana.	Dire	Sapolaï.
Amarrer	Kata.	Demander	Yamouhé.
Arme	Gougo.	Dormir	Tangadoghi.
S'accroupir	Nounganounga.	Doucement	Héhanoli.
Boire	Maï.	Demain	Mbingou.
Beaucoup	Biti.	Dieu	Sô.
Bon	Naboné.	Dur	Mougaboudi.
Bière de mil	Melékou.	Dents	Mino.
Bœuf	Mkoko.	Doigt	Bingo.
Bois	Mouïa.	Eau	Maï.
Bras	Pabo.	Boire	Matanio.
Bouche	Mounyoua.	Étoile	Koumba.
Blesser	Pinghi.	Éléphant	Ndoko.
Barbe	Lisama.	Etoffe	Mitouboudako.
Bracelet	Soumbodou.	Eteindre	Hisaï.
Banane	Goudo.	Entrer	Mbokaï.
Branche	Gouli.	Entendre	Taokaï.
Chapeau	Tioukou.	En haut	Délhagoui.
Cou	Tingou.	Encore	Dékaplaboli.
Cheveux	Tindou.	En bas	Sopo.
Cœur	Bouzoumba.	Ensemble	Mbotéboti.
Cabri	Mbouli.	Entre	Mopagna.
Couteau	Youghi.	Aiguisé	Youbi.
Corde	Mokodi.	Ebréché	Koutoungou.
Chien	Mboandé.	Ecorce	Yékoka.
Chasser	Niamandiouhi.	Epine	Malo.
Caïman	Koankélé.	Etranger	Masoro.
Content	Mbongo.	Finir	Banga.
Captif	Mombaï.	Frapper	Ma.
Case	Ma.	Faux	Walaboniabé.
Calebasse	Banga.	Frère	Kemba.
Cadeau	Pilandoni.	Femme	Mohitou.

Feuille	Mango.
Feu	Mouya.
Fer	Ndiokou.
Farine	Pou.
Fille	Moinamohitou.
Froid	Hibindémoti.
Fouet	Mondiandjé.
Fourmi	Mboha.
Fusil	Ngali.
Flèche	Limbéhi.
Fumer	Ndakouhé.
Flairer	Masimanda.
Forêt	Ndima.
Gros	Bobo.
Grand	Néboula.
Peu	Moussouhi.
Guerre	Bita.
Guide	Dogari.
Hier	Mbingo.
Herbe	Heyaba.
Huile	Madima.
Homme	Mébouhia.
Hippopotame	Ngoubou.
Jour	Mouhi.
Ici	Yéhakai.
Je	Hanié.
Ivoire	Minamandioko.
Jambe	Ouokou.
Liane	Soué.
Langue	Lémi.
Léger	Naboudi.
Se lever	Tamdi.
Médicament	Boanga.
Main	Bana.
Matin	Koutou.
Mauvais	Hébeï.
Nuit	Hépita.
Nom	Nina.
Non	Ba.
Oui	Nahé.
Œil	Maké.
Oreille	Loui.
Oiseau	Moghi.
Ombre	Gamagoma.
Pied	Dindi.
Pluie	Mboa.
Poulet	Koko.
Pierre	Diboui.
Père	Tahoué.
1	Moti.
2	Babaï.
3	Wazato.
4	Bana.
5	Pouhi.
6	Dzingamoti.
7	Dzingabaï.
8	Dzingawazato.
9	.....
10	Bopé.
11	Bopé pépé moti.
20	Diadou.
Rivière	Hibali.
Rouge	Héboulaï.
Sang	Mohanda.
Soleil	Mouhi.

VOCABULAIRE IMA (BOMASSA)

1	Podé.
2	Bidé.
3	Baidé.
4	Bana.
5	Voué.
6	Sita.
7	Tambari.
8	Sana.
9	Vouéna.
10	Pabové.
11	Pabovénapodé
12	Pabovénabidé.
....	.....
20	Brakopodé.
30	Brakopodénapabové.
40	Brakobidé.
50	Brakobidénapabové.
60	Brakobaïde.
70	Brakobaïdéna pabové
80	Brakobana.
90	Brakobananapabové.
100	Brakovoué.
Soleil	Bao.
Lune	Pé.
Jour	Doukoué.
Nuit	Pitima.
Eau	Ngo.
Feu	Oua.
Eléphant	Ia.
Homme	Bouado.
Femme	Ouossé.
Enfant	Liandé.
Pirogue	Ga.
Pagaye	Kafi.
Œuf	Prakoko.
Poule	Koko.
Cabri	Béré.
Poisson	Si.
Chien	Bolo.
Case	Ba.
Grand	Bouemboué.
Petit	Aba.
Blanc	Iémbé.
Noir	Bibi.
Rouge	Nzendzéré.
Bleu	Bibi.
Vert	Télé.
Sentier	Paginé.
Barbe	Kaga.
Nez	Bangabo.
Oreille	Dzébo.
Yeux	Labo.
Cheveux	Singuio.
Dents	Tabo.

Ventre	Boubo.	Ongle	Koukarapabo.
Pied	Nobo.	Langue	Mébo.
Jambe	Biobo.	Plantations	Bié.
Cuisse	Koubo.	Maïs	Boubo.
Genoux	Bobo.	Manioc (racine	Boma.
Pipe	Mokondo.	Manioc préparé	Motaka.
Main	Pabo.	Patates	Niangbigue.
Bras	Bibo.	Caoutchouc	Ndo.
Doigt	Lépabo.	Fer	Ndondjo.

VOCABULAIRE NDZIMOU

1	Ouoto.	Blanc	Pembé.
2	Iba.	Noir	Naundo.
3	Etali.	Rouge	Kamba.
4	Na.	Bleu	Komo.
5	Etani.	Vert	Ka.
6	Motouba.	Barbe	Jéli.
7	Tambali.	Nez	Do.
8	Déa.	Oreille	Malo.
9	Etanéna.	Yeux	Dio.
10	Kama.	Cheveux	So.
Soleil	Do.	Dents	Moguia.
Lune	Bakoua.	Ventre	Mo.
Jour	Malem.	Pied	Abo.
Nuit	Agouito.	Jambe	Pom.
Eau	Madi.	Genoux	Bou.
Feu	Dou.	Pipe	Ton.
Homme	Moutou.	Main	Akoun.
Femme	Mouma.	Bras	Mbo.
Pirogue	Boulandi.	Doigt	Guin.
Pagaye	Oul.	Ongle	Guam.
Poule	Kou.	Pierre	Ko.
Cabri	Ta.	Cils	Kobo.
Poisson	Sou.	Mâchoire	Dat.
Case	Abo.	Langue	Ioum.
Grand	Toumba.	Chien	Bouen.
Petit	Moutem.	Cuisse	Do.

VOCABULAIRE BAKOTA (BOQUIBA)

1	Iokolo.	Etoile	Mouessi.
2	Biba.	Jour	Bouyabaya.
3	Miatou.	Nuit	Boulou.
4	Minaïe.	Eau	Maye.
5	Bitâne.	Feu	Dio.
6	Toba.	Eléphant	Djokou.
7	Minaïena miatou.	Homme	Moto.
8	Mouembi.	Femme	Mouyatou.
9	Bitanenaminaïe.	Enfant	Epaka.
10	Djiom.	Pirogue	Bouato.
11	Djiômnaïokolo.	Pagaye	Ouli.
....	.....	Poule	Koko.
20	Makoumaba.	Cabri	Etaba.
30	Makoumaatou.	Poisson	Foué.
40	Makoumanaïe.	Case	Elongoué.
50	Makoumatane.	Grand	Ouméné.
60	Makoumatouba.	Petit	Outiki.
70	Makoumanaïemiatou.	Blanc	Epaye.
.....	.....	Noir	Indou.
100	Makoudjiom.	Rouge	Lué.
Soleil	Bouya.	Bleu	Nanga.
Lune	Gondé.	Vert	Tei.

LE PUY, IMP. PEYRILLER, ROUCHON & GAMON, BOULEVARD CARNOT, 23.

3 5282 00189 7423

DATE DUE

AFRICAN COLLECTION

q
GN652.5
B7x
vol.1

DEMCO
PAMPHLET BINDER
Blue Demcoboard

STACKS q GN652.5.B7x vol. 1
Bruel, Georges.
Notes ethnographiques sur quelques tribu
3 5282 00189 7423